

ARMÉNIE

UN ATLAS HISTORIQUE



Sources d'Arménie

ARMÉNIE



UN ATLAS HISTORIQUE



– 3^e édition –

Sources d'Arménie

► Préface

Voici plus de cinquante ans, je découvrais dans les livres l'Arménie, sa géographie, son histoire. En première approche, je lus l'ouvrage du grand orientaliste, René Grousset : *Histoire de l'Arménie. Des origines à 1071*. Plus de 600 pages ! La conviction que tout y était. Mais comment s'y retrouver dans cette liste interminable d'invasions, de destructions et de renaissances ?

Après 1071, dans cette « lente parturition de l'Apocalypse » (Édouard Jakhian), cette histoire devenait plus accessible. Les Seldjoukides, puis les Ottomans étaient là : ils détruisaient, nivelaient, asservissaient. Mon propos était alors de comprendre ce qui était advenu aux Arméniens de l'Empire ottoman en 1915 et 1916 : l'éradication d'un peuple du plateau montagneux où il s'était maintenu contre vents et tempêtes pendant 27 siècles, éradication planifiée et exécutée par un parti nationaliste turc qui avait construit un État sur le corps d'un peuple assassiné, un génocide.

Pour dire ce qu'était l'Arménie avant ce « grand crime », il me suffisait d'identifier quelques dates-clés de cette histoire. Certes, il eut été plus simple de s'appuyer sur un atlas. En 2001, Claude Mutaïan et Éric van Lauwe offrirent, avec l'*Atlas historique de l'Arménie*, cet outil complémentaire, un ouvrage lumineux pour les historiens, mais peut-être plus difficilement accessible pour le grand public.

Pour fixer les moments qui permirent la survie du peuple arménien dans sa splendeur sporadique et ses longues nuits de souffrance, pour fixer ces très riches heures sans les enluminer, tout en soulignant les traits caractéristiques de ce peuple – sa capacité de résistance, sa foi et sa langue –, il fallait en effet associer la carte au récit, présenter des tableaux. Ainsi, de l'un à l'autre, ce long temps s'écoule, du héros éponyme, Haïk, à la splendeur de Tigrane, à la réalité tangible d'une foi et d'un alphabet, des ouragans turcs et touraniens au très long temps de la dhimmitude, avant que la modernité d'un nationalisme déracine définitivement de son sol montagneux – et néanmoins fertile – ce peuple têtue.

Merci aux auteurs de cet atlas d'avoir rendu accessible à tous, sans la transformer en livre d'images, l'histoire de ce vieux peuple bardé de cicatrices. Les barbares peuvent pulvériser les pierres, effacer les traces sur le sol, ils ne parviendront pas à abolir la mémoire.

Yves Ternon

Docteur en histoire
de l'Université Paris IV-Sorbonne



▲
Lettre du roi Léon I^{er} d'Arménie au pape Innocent III
écrite en latin et scellée par son sceau d'or.

► Introduction

Rendre plus accessible l'histoire de l'Arménie en appuyant l'énoncé des faits par une représentation cartographique de leur contexte, tel est l'objectif de cet atlas.

En tant que tel, il constitue une première tentative pour remédier à la carence de matériel pédagogique des écoles arméniennes de France et s'adresse, au-delà, à toutes les familles intéressées par cette histoire. Il est singulièrement le fruit de notre collaboration avec l'école Markarian-Papazian de Lyon.

Cet ouvrage est le fruit du travail d'une équipe pluridisciplinaire composée d'universitaires, d'enseignants, de pédagogues et de chercheurs de diverses disciplines qui ont consacré près d'une année à élaborer une approche de l'histoire arménienne ludique, claire et adaptée à tous.

Ainsi, les vingt planches composant cet atlas sont centrées sur autant de dates clés de l'histoire de l'Arménie. Chacune comporte une notice explicative des faits principaux justifiant la date retenue. Bien entendu, l'histoire ne se limitant pas à des dates, des éléments d'ordre culturel, religieux ou économique viennent compléter un panorama qui, tout en étant succinct, essaie de refléter la richesse de cette histoire. Seule la période contemporaine a été traitée différemment. En effet, la densité d'événements à exposer nous a amenés à consacrer une double page supplémentaire au XX^e siècle.

Le parti pris a été d'adapter chaque carte aux événements relatés. C'est pourquoi leur échelle s'échelonne depuis celle du plateau arménien (pour l'émergence des royaumes arméniens du Moyen Âge) jusqu'à l'ensemble de l'Eurasie (pour les contacts générés par la route de la soie).

Dans ce cadre, chaque puissance ou État s'est vu attribuer une couleur spécifique afin que tous puissent, en un instant, comprendre les changements intervenus d'une carte à l'autre. Ainsi, l'Arménie est toujours représentée d'une couleur abricot. De la même façon, les puissances méditerranéennes ou occidentales sont figurées dans un dégradé de bleu, celles issues de la steppe eurasiatique en jaune, celles du plateau iranien en violet et celles du Moyen-Orient en vert.

Dans un but didactique également, nous avons volontairement limité le nombre d'éléments figurés. Par exemple, une sélection de villes a été effectuée sur chaque carte et, bien souvent, seule la capitale des États concernés est mentionnée – dans le cas contraire, les villes ajoutées ont joué un rôle dans l'histoire arménienne. Enfin, un ensemble de fonds de cartes a été réalisé sur la base de cet atlas pour en faciliter l'exploitation en milieu scolaire, il est disponible sur le site www.sourcesdarmenie.com.

Nous espérons que ce premier essai aidera les jeunes comme les moins jeunes à comprendre pourquoi et comment le peuple arménien a survécu à tant d'États, d'empires et d'invasions, et a réussi à transmettre sa culture riche, généreuse et originale.

Maxime K. Yevadian

Historien,
Titulaire de la Chaire d'Arménologie
de l'Université catholique de Lyon



Page de titre du livret de l'opéra intitulé *L'Armeno* de Giorgio Maria Rapparini créé à Düsseldorf en 1698.
Un opéra avec ce titre témoigne de la présence des négociants et, plus généralement, des élites arméniennes comme le patriote Israël Ori, dans les cours des souverains européens.

► Géographie générale

Le destin d'une civilisation est lié à son environnement physique qui en détermine les potentialités via le climat, les voies de communication, la nature des sols, etc.

Pour l'Arménie, le plateau arménien est une véritable « île de montagnes » à une altitude moyenne de 1500 mètres.

Il domine en outre les plateaux voisins (iranien et anatolien) ainsi que les plaines mésopotamienne et eurasiatique.

Au fil des siècles, il servira ainsi de refuge pour ses occupants ou fera l'objet d'annexions par des empires limitrophes soucieux de le contrôler.

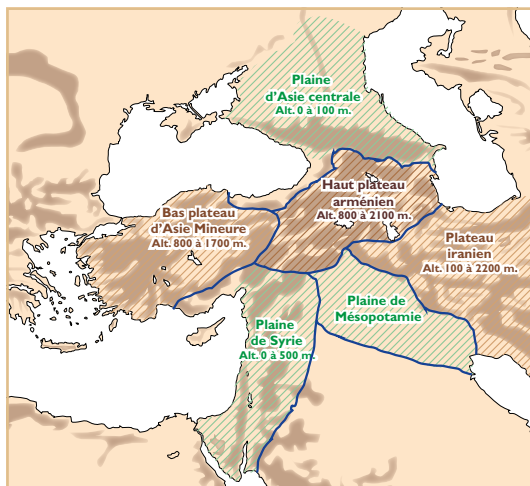
Les massifs montagneux

Situé en zone tempérée et d'une superficie d'environ 600 000 km², le plateau arménien est bordé en périphérie de chaînes de montagnes :

- Au nord-est, la chaîne du Caucase avec ses sommets à 3000 ou 4000 mètres d'altitude isole des vastes plaines de la steppe eurasiatique.
- Au nord-ouest, les Alpes pontiques font écran pour l'accès à la mer Noire.
- Au sud enfin, l'arc du Taurus prolongé en Iran par le Zagros offre un balcon étagé sur les plaines de Mésopotamie et de Syrie.

Son relief intérieur est également constitué d'autres massifs au premier rang desquels le mont biblique de l'Ararat (le « Massis » qui culmine à 5165 mètres) et celui du petit Ararat (« P'okr Massis »).

Les grands ensembles géographiques du Moyen-Orient.



Le climat

Les barrières montagneuses empêchent à la fois l'entrée des brises marines des mers environnantes et celles des vents chauds du sud. Le climat est donc sec et continental avec des étés brûlants et des hivers longs et froids. Les précipitations sont relativement faibles. Cette situation est compensée par les abondantes chutes de neige de l'hiver dont la fonte permet l'irrigation des cultures. La meilleure illustration de ce climat est fournie par la déconvenue de Lucullus lors de sa campagne militaire contre Tigrane II en Arménie (68 av. J.-C.) :

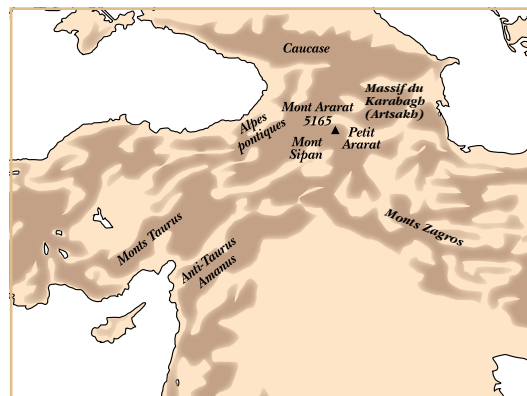
« Lucullus, animé par cette victoire, et tout plein de confiance, songeait à pénétrer dans les hautes provinces pour consommer la ruine des Barbares ; mais tout à coup, par un changement de saison qu'on ne devait pas attendre à l'équinoxe d'automne (22 ou 23 septembre), il survint un froid aussi rude que dans le cœur de l'hiver. Presque tous les jours il tombait de la neige ; et, quand le temps devenait serein, on ne voyait plus que glaces et frimas. Les chevaux ne pouvaient qu'à grand-peine trouver à boire dans les

rivières, à cause du froid excessif qu'il faisait ; ils ne pouvaient non plus les traverser sans péril, parce que la glace, en rompant sous leurs pieds, leur coupait, de ses tranchants, les nerfs et les jambes. Le pays, presque partout couvert de bois, n'avait que d'étroits sentiers où les soldats ne pouvaient marcher sans être trempés de neige ; les nuits, ils étaient aussi mal encore, parce qu'ils les passaient dans des lieux humides et fangeux. Aussi n'y avait-il que quelques jours qu'ils suivaient Lucullus depuis la bataille, lorsqu'ils commencèrent à refuser d'obéir. », Plutarque, *Vie de Lucullus*, XXXII, 1-3.

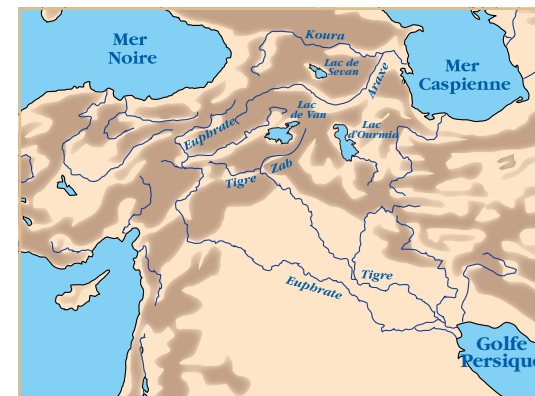
Le réseau hydrographique

Dotés de gorges tortueuses, les fleuves sont peu navigables et quittent rapidement le plateau arménien, à l'exception de l'Araxe. Les principaux sont :

- Le Tigre, qui sort rapidement du plateau pour rejoindre l'Euphrate.
- L'Euphrate, fleuve mythique du paradis, qui perce le Taurus avant de couler en Mésopotamie.
- L'Araxe, symbole du peuple arménien dès l'Antiquité.



Les principaux massifs montagneux du Moyen-Orient.



Les principaux fleuves et lacs du plateau arménien.

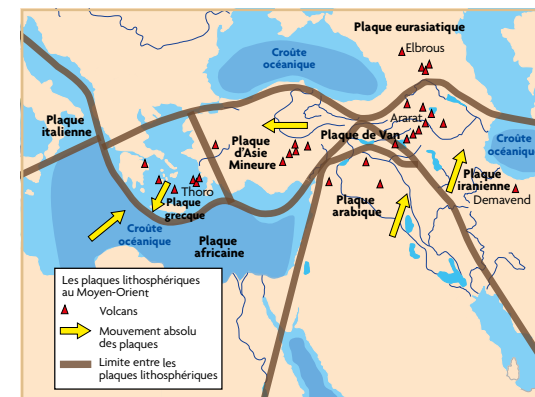


Le plateau dispose également d'un ensemble de lacs assez exceptionnel (tous 5 à 6 fois plus grands que le lac Léman) :

- Ourmia, le plus vaste, qui est aujourd'hui un lac mort.
- Van, le plus profond, qui comprend la fameuse île d'Aghtamar avec son église sublime du X^e siècle.
- Sevan, le plus élevé, dont l'eau est douce, quoique saumâtre au sud, avec son ensemble monastique du IX^e siècle dans ce qui est aujourd'hui une presqu'île.

La géologie

Le plateau arménien est relié à la faille anatolienne qui va de la mer de Marmara aux Alpes pontiques et d'Erzindjan à l'Ararat et au Siounik. Des dizaines de tremblements de terre sont attestés depuis l'Antiquité.



Carte des plaques lithosphériques du Moyen-Orient et de leur mouvement.

Dès l'origine, le plateau arménien fut en contact direct avec les principales aires de civilisation du Moyen-Orient. Il a pu, selon les époques, en tirer parti, apporter sa contribution ou en subir des effets dévastateurs.

La naissance de l'agriculture

La vaste région du Moyen-Orient, dont le plateau arménien, a vu l'extension des premières céréales cultivées (blé, orge) et des animaux domestiques (chèvre, mouton).

Tous ces savoir-faire seront par la suite diffusés vers le bassin méditerranéen et l'Europe. Ils permettront également la sédentarisation des populations puis l'émergence de premières civilisations dans la plaine mésopotamienne.

Les ressources

Côté agriculture, l'âpreté du climat est compensée par la fertilité des sols issue de l'activité volcanique passée. Les terres y sont donc cultivées depuis la plus haute Antiquité. Les productions sont diverses : céréales, coton, tabac, légumes (haricots, lentilles, oignons, choux), soie (plaine de l'Ararat), riz (vallée de l'Araxe), fruits (melons, melons d'eau, raisin,

pêches, poires, pommes, prunes, cerises, figues, etc.). On ne saurait oublier la grenade, symbole de fertilité, et surtout l'abricot, dont le nom savant en latin est *Prunus armeniaca*, qui ont profondément marqué toute la culture arménienne. Enfin, le vin fait de raisin surtout, ou de grenade, semble avoir été mis au point dans la plaine de l'Ararat.

Côté minéraux, la présence de cuivre ou d'étain a permis l'émergence précoce de l'âge du bronze avec des sites comme celui de Metsamor. Il en est de même pour l'architecture avec la qualité de roches volcaniques comme le tuf ou le basalte. Aujourd'hui encore, l'activité minière reste un secteur important de l'économie de la République d'Arménie.

Côté flore et faune, le massif montagneux arménien abrite de nombreuses espèces originales. Sa renommée dans l'Antiquité était telle que l'Arménie versait à l'époque achéménide un tribut annuel de 20 000 chevaux à la cour du roi de Perse.

Les contraintes de l'environnement

Deux caractéristiques de l'histoire arménienne découlent de son environnement :

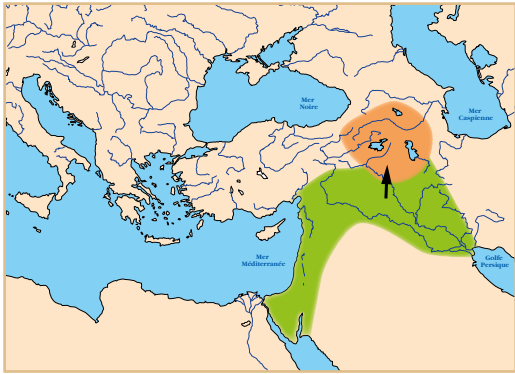
- le cloisonnement des vallées d'un haut plateau a empêché l'émergence d'un État centralisateur fort.
 - la proximité d'aires de civilisations rivales a conduit chacune à tenter de contrôler tout ou partie de cet espace pour bénéficier d'un avantage sur les autres.
- De ce fait, l'histoire arménienne a souvent été constituée par de longues périodes d'occupation ou de partage ponctuées de trop courtes périodes d'autonomie ou d'indépendance. C'est ce qu'illustre le panel de cartes de la page de droite qui montre combien les différents empires de la Méditerranée, du Moyen-Orient ou de la steppe eurasiatique s'y sont affrontés.

Les principaux apports de l'Arménie

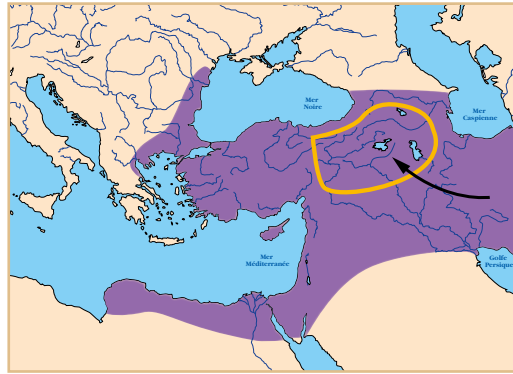
Malgré un environnement difficile, les Arméniens ont su tout au long de leur histoire tirer parti des ressources de leur pays et de sa position de carrefour. Parmi celles-ci, on peut retenir :

- La période entre le IV^e et le XIII^e siècle a vu d'indéniables progrès en matière d'architecture en pierre. Ce savoir-faire spécifique a atteint son apogée au VII^e siècle, et s'est naturellement diffusé dans les mondes byzantin, musulman et latin qui n'avaient pas ou plus à cette époque d'architecture constituée en pierre de taille.
- L'affirmation puis la défense d'un christianisme original, généreux et puissant ont permis de conserver des éléments essentiels du christianisme des origines dont une traduction unique de la Bible ou les écrits de certains Pères de l'Église (dont une partie des écrits d'Irénée de Lyon) qui sont perdus par ailleurs.
- Le développement de réseaux commerciaux transcontinentaux, que ce soit sur la route de la soie durant l'Antiquité et le début du Moyen Âge ou entre les principaux empires des XVI^e et XVII^e siècles, a contribué au développement des échanges entre l'Orient et l'Occident.

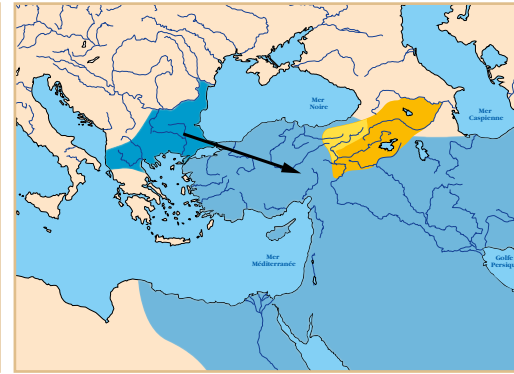




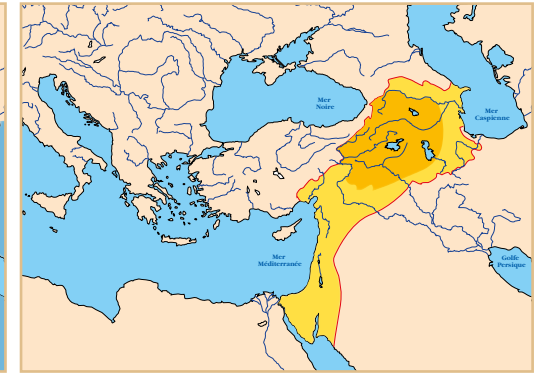
Ourartou voisin de l'Assyrie **p. 11**



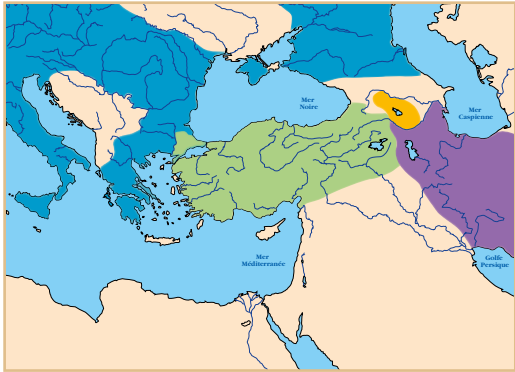
Satrapie de l'Empire achéménide **p. 13**



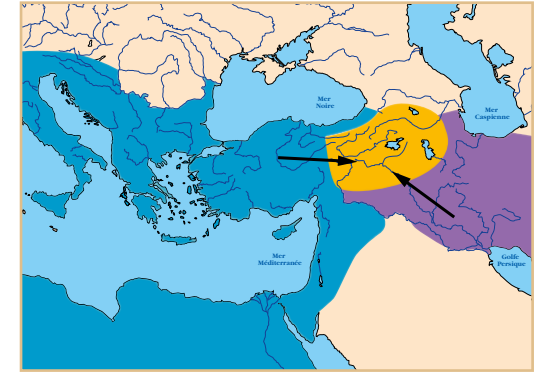
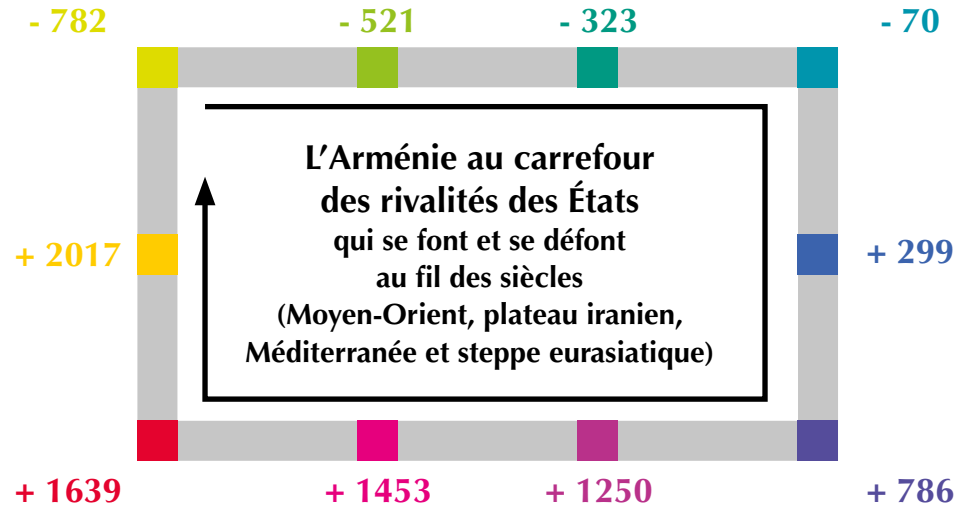
Sous l'influence d'Alexandre le Grand et de ses successeurs **p. 15**



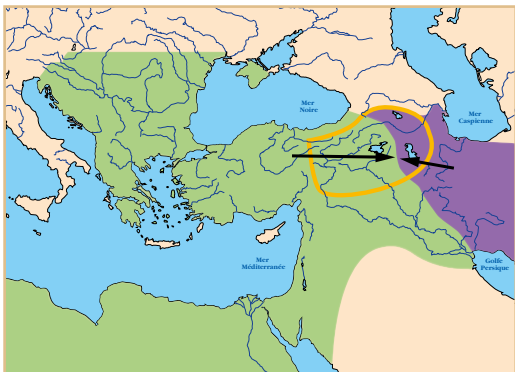
À l'apogée du règne de Tigrane II **p. 17**



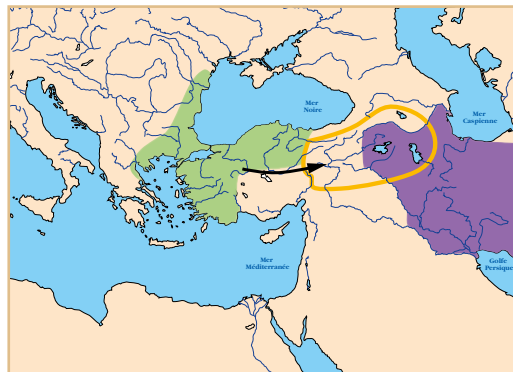
Actuellement sous de multiples influences **p. 49**



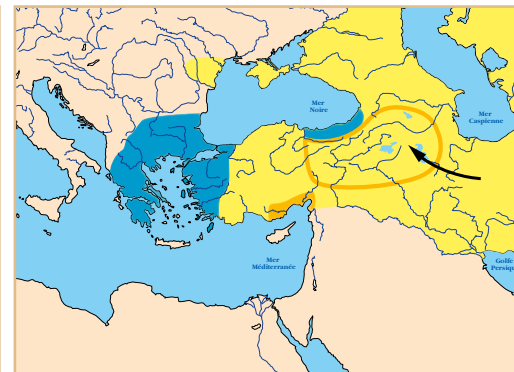
Entre Byzance et Perse sassanide **p. 23**



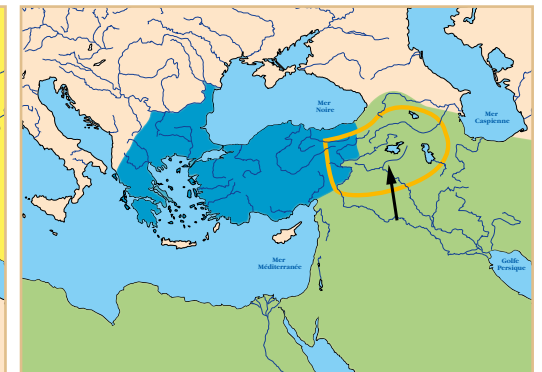
Partagée entre Empires ottoman et perse **p. 35**



À la chute de Constantinople **p. 33**



Sous la domination mongole **p. 31**



Face au raz-de-marée de la conquête musulmane **p. 27**

► En 782 avant J.-C., à la fondation de la forteresse d'Erebouni

Le royaume d'Ourartou s'est progressivement constitué en agrégeant les clans et royautés du plateau arménien entre le XIII^e et le IX^e siècle avant J.-C.

Ainsi, lorsque le roi d'Assyrie Téglath-Phalasar I^{er} (1116-1090)

fait une campagne dans cette région en 1113, il affronte 23 « rois de Naïri »

alors que son successeur Salmanasar III (860-825), lors de sa première campagne, a envahi un royaume clairement structuré et puissant militairement, dirigé par un seul roi, Aramé.

Les Ourartéens, qui se nommaient eux-mêmes « Biaini », ont organisé le premier État centralisé ayant existé sur le plateau et que l'on peut désigner comme royaume de Van. L'âge d'or de ce royaume est à situer sous les règnes des rois Sardouri I^{er}, Ménoua, Arguichti I^{er}, Sardouri II et Rusa I^{er}, entre 825 et 714. Les Ourartéens ont développé une civilisation brillante et raffinée, étonnamment avancée dans de nombreux domaines comme l'architecture avec les premiers temples de type basilical en pierre (Mussassir -810) ou artisanal avec un développement important de l'agriculture et de l'irrigation (céréales, jarres de centaines de litres). Leur religion était un polythéisme dont le dieu principal se nommait Khaldi.

Les premières inscriptions furent écrites en assyrien et dans le style de la cour d'Assyrie au IX^e siècle av. J.-C., puis rapidement un rejet de la culture de l'ennemi héréditaire se manifesta et les inscriptions furent écrites, toujours en écriture cunéiforme, mais en langue ourartéenne, sur toutes sortes de supports : pierre, argile, métal ou supports périssables (papyrus, cuir, etc.). Les inscriptions ourartéennes mentionnent essentiellement les campagnes militaires (villes

conquises, prisonniers, tributs), les constructions de forteresses et la mise en place de canaux d'irrigation. Cette langue est déchiffrée et l'inscription ourartéenne la plus longue, gravée sur la roche de la forteresse de Van, est connue sous le nom d'*Annales du règne d'Arguichti I^{er}* (785 à 766 av. J.-C.). On y lit, entre autres, la mention de la fondation de la ville d'Erebouni (future Erevan), la troisième de son règne, en 782 av. J.-C.¹

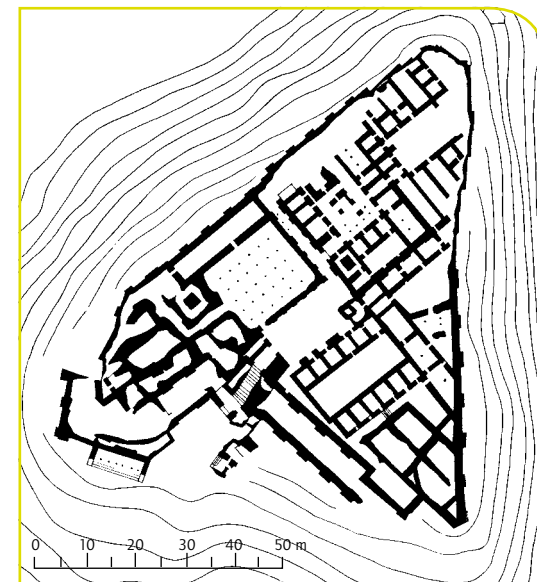
Une partie importante de l'histoire de ce royaume est l'état de guerre permanent contre l'Assyrie, la grande puissance du sud qui tenta des campagnes régulières contre l'Ourartou. Les deux États s'opposèrent tout au long de leur histoire, soit frontalement, soit à travers leurs alliés respectifs. Les inscriptions permettent également de voir des éléments plus profonds dans l'état d'esprit des Ourartéens comme la différence dans le respect de la personne humaine. Le roi d'Assyrie, Sargon II, lors de sa campagne de 714 av. J.-C., explique à propos des soldats ourartéens : « *comme des agneaux, je les égorgeais, je tranchais leur tête*². » Face à cette violence qui traduisait une vision de ses ennemis

et même de ses sujets comme un simple matériau humain, sur une inscription gravée dans un mur de la citadelle de Van, Sardouri I^{er} (840/32 à 830/25 av. J.-C.) se présente ainsi :

« Une inscription de Sardouri, fils de Loutipri, roi, roi superbe, le roi puissant, roi de l'univers, roi de la terre de Naïri, roi qui n'a pas d'égal, Bon pasteur³, qui ne craint pas le combat, roi qui a abaissé ceux qui ne voulaient pas se soumettre à son autorité⁴ [...] ».

Au-delà de cet exemple, les rois ourartéens, dans la tradition mésopotamienne, accordaient déjà une réelle valeur à la personne humaine en chacun de leurs sujets.

Plan de la forteresse d'Erebouni, aux VIII^e-VII^e siècles av. J.-C.



Inscription dédicatoire de la fondation d'Erebouni par Arguichti I^{er}, fils de Ménoua, basalte, 782 av. J.-C., écrite en caractères cunéiformes, traduction : « *Par la grandeur khaldienne, Arguichti, fils de Ménoua, a construit cette forteresse imposante. Je l'ai nommée Erebouni, pour la gloire des pays de Biaina et pour l'épouvante des ennemis. Arguichti dit : L'emplacement était désert ; j'y ai entrepris de grands travaux. Par la grandeur khaldienne, Arguichti, fils de Ménoua, (est) un roi puissant, roi de Biaina, maître de la ville de Tushpa.* »



-900

0

1000

2017

► En 521 avant J.-C., à l'avènement de Darius I^{er}

**Le déclin et la chute
du royaume d'Ourartou
dans la seconde partie
du VII^e siècle avant J.-C.
sont mal connus.
Le plateau arménien est
alors conquis, vers 585,
par les Mèdes et pour
une génération qui
est mal documentée¹.
Vers 550 avant J.-C.,
le prince iranien Cyrus II
dit le Grand (559-530)
s'éleva contre le roi
mède Astyage et parvint,
en quelques années,
à conquérir tout son
royaume².**

Durant la guerre qui les opposa, le roi d'Arménie cessa de payer un tribut à Astyage et adopta une position favorable à Cyrus II. Après sa victoire, l'Iranien vint prendre possession de l'Arménie et hésita à en chasser le roi. Il fallut toute l'habileté de son fils, le prince Tigrane, pour sauver son père et l'intégrité de l'Arménie³.

À la mort du fils de Cyrus II, Cambyse II (529-522), il y eut un soulèvement dans tout l'empire, dont l'Arménie où les dirigeants essayèrent de devenir indépendants. Le roi Darius I^{er} (522-486), qui prit le pouvoir dans ce contexte, écrasa progressivement toutes les rébellions. Contre l'Arménie, il dut organiser cinq campagnes militaires. L'un de ses généraux, celui qui soumit finalement l'Arménie, est Dadarshi, un Arménien, le seul des 8 généraux de Darius à n'être ni Iranien, ni Mède.

À Babylone, la population se révolta également et prit comme roi Araxa. Ce personnage fut le dernier roi de Babylone. Darius, dans la longue inscription qu'il fit graver sur la roche de Behistun, précise qui il était : « Araxa, un Arménien, fils d'Haldita ». Ainsi,

Délégation arménienne, escalier des peuples,
Apadana de Persépolis, VI^e siècle.



ce premier Arménien connu par son nom, et désigné comme tel, est le fils d'un homme dont le nom est le même que celui du dieu principal des Ourartéens – et probablement Ourartéen lui-même. Il y a là une des preuves du lien organique entre les Ourartéens et les Arméniens. Darius précise même qu'il mit à mort Araxa et ses fidèles le 27 novembre 521⁴. Cette date peut être considérée comme la preuve de l'existence historique du peuple arménien, comme une sorte de « faire part » de naissance.

Après sa reconquête, le plateau arménien fut divisé entre deux satrapies, les XIII^e et XVIII^e, généralement attribuées au fils aîné du Roi des rois. Dans le sud de la XIII^e satrapie, passait la route royale qui reliait Sardes à Suse et correspondait à une voie de communication majeure. Ainsi, le fait que Darius III Codoman (336-330) avait été le satrape des deux satrapies arméniennes⁵ explique que 40 000 fantassins et 7 000 cavaliers d'Arménie se battirent à ses côtés contre les armées d'Alexandre le Grand au moment de la bataille décisive de Gaugamèles (331)⁶.

Les deux siècles de domination achéménide (521-330 av. J.-C.) furent une période de prospérité et de développement. L'agriculture irriguée de l'époque ourartéenne fut reprise et développée, tout comme les artisanats de la métallurgie et du textile. L'élevage fut également promu, notamment celui des chevaux dont l'Arménie devint un important centre de dif-

L'Arménien Araxa représenté
enchaîné par Darius I^{er},
sur le bas-relief de Behistun.

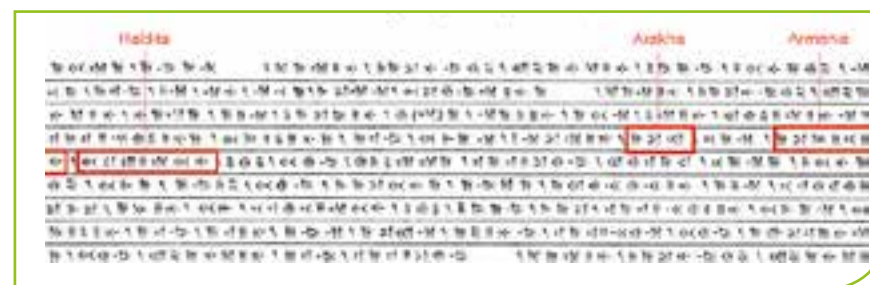


Tapis de
Pazyryk
IV^e ou
V^e siècle.



fusion dans le monde iranien. Ainsi, les Arméniens sont représentés à Persépolis amenant comme tribut au Roi des rois des vases en bronze et des chevaux. Le géographe grec Strabon affirme qu'ils livraient 20 000 poulains comme tribut annuel⁷. Un des apports principaux de cette période est le développement d'un artisanat du tapis, dont le plus bel exemple a été découvert dans une tombe royale à Pazyryk (Monts Altaï, Sibérie). Une partie des motifs de ce tapis exceptionnel tant par la finesse de son tissage que par la variété de ses couleurs ne se rencontrent que dans l'art ourartéen et nulle part ailleurs.

Détails de l'inscription
cunéiforme de
Behistun mentionnant
l'Arménien Araxa
et sa filiation
(colonne 3,
lignes 75-83).





► En 323 avant J.-C., à la mort d'Alexandre le Grand

À son avènement, Alexandre III dit le Grand décida de se lancer dans la conquête de l'Empire achéménide qui avait décliné durant tout le IV^e siècle av. J.-C. Les Arméniens restèrent, jusqu'à la bataille décisive d'Arbèles, de fidèles sujets des Achéménides.

La Macédoine ayant fait partie de l'Empire achéménide (III^e satrapie), Alexandre III de Macédoine pouvait prétendre à la couronne du Roi des rois. De plus, après que son père ait soumis les principales cités de la Grèce continentale à la bataille de Chéronée (338 av. J.-C.), les Macédoniens reprirent, à leur compte, le vieil antagonisme gréco-perse.

À l'âge de 20 ans, et après avoir affermi son pouvoir, Alexandre se lance à la conquête de l'Empire achéménide. Il fit traverser le Bosphore à une armée d'une quarantaine de milliers d'hommes. Après une série de victoires contre les armées achéménides, notamment celles du Granique (mai 334) et d'Issos (1^{er} novembre 333), les Gréco-macédoniens dominèrent toute la partie occidentale de l'empire (Asie-Mineure, Syrie et Égypte). Darius III (336-330) tenta alors une dernière bataille pour arrêter Alexandre, celle de Gaugamèles (Arbèles) le 1^{er} octobre 331. Après sa victoire, Alexandre devint le nouveau roi de l'Asie. Il continua à travers la Mésopotamie vers Suse et Persépolis, qu'il fit incendier, avant de poursuivre vers l'est jusqu'aux limites de l'Inde.

Alexandre ne chercha pas à conquérir le plateau arménien pour la conquête duquel le souvenir de Darius III pouvait lui compliquer considérablement les choses. Il envoya seulement, d'après le géographe grec Strabon, un corps expéditionnaire dirigé par le général Mémon dans l'objectif de contrôler les mines d'or¹. Ces envahisseurs furent vaincus par les Arméniens qui restèrent, dès lors, libres de toute tutelle étrangère et dirigés par des rois de la lignée des Orondites².

Après la mort d'Alexandre (11 juin 323), ses généraux, les Diadoques, se livrèrent à de violentes guerres durant la fin du IV^e siècle jusqu'au partage d'Issos (301) lors duquel Ptolémée se vit confirmer sa possession de l'Égypte et Séleucos celle de l'Asie. Les successeurs de ce dernier, appelés les Séleucides, nommèrent des gouverneurs qui n'avaient aucun

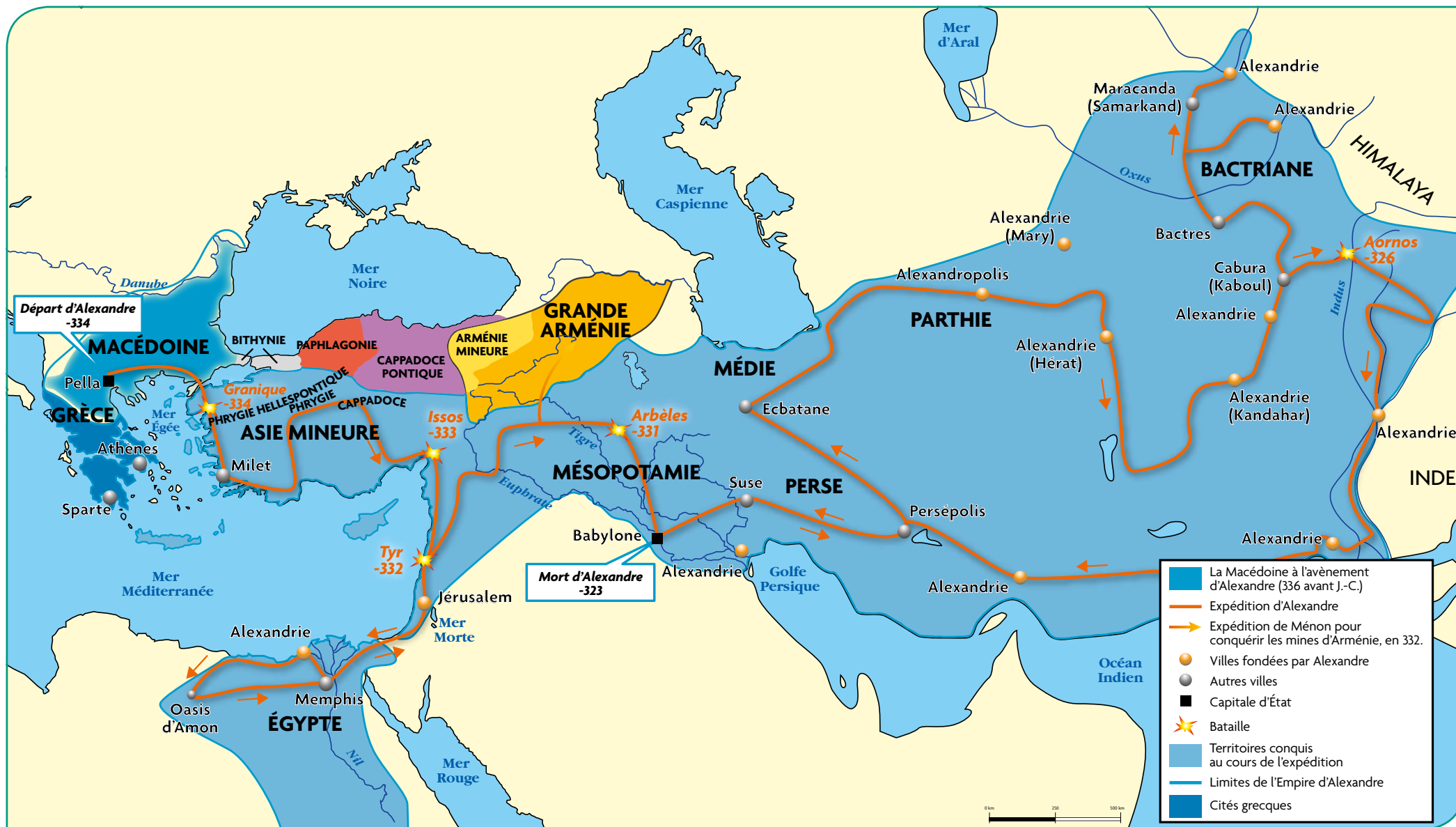


►
Tétradrachme d'argent
d'Alexandre
le Grand.

pouvoir sur le haut plateau³ où deux royaumes arméniens se développèrent. Le premier, la Commagène, de part et d'autre de l'Euphrate avec Samosate pour capitale⁴, et le second, la Grande-Arménie, sur le haut plateau et dont la capitale était Armavir, l'ancienne cité ourartéenne d'Arguichtikhilini. Les Séleucides dominèrent, à certains moments et selon le sort des armes, des régions du sud du pays dans lesquelles ils fondèrent ou refondèrent des cités hellénistiques, notamment Epiphaneia du Tigre, Artemita en Thopitide ou Philadelphiea⁵.

L'Arménie demeura largement indépendante entre 301 et 189 av. J.-C., avec une suzeraineté théorique du souverain séleucide. C'est également à cette époque que la dynastie iranienne des Parthes (250 av. environ à 224 ap. J.-C.) débuta son essor en contestant la domination des Séleucides.

◀
Statuette d'Aphrodite, assimilée à Anahit, découverte lors des fouilles d'Armavir, date du II^e ou du I^{er} siècle av. J.-C., témoigne de l'importation régulière d'objets sacrés grecs.



► En 70 avant J.-C., à l'apogée du règne de Tigrane II

La mort d'Alexandre en 323 av. J.-C. à Babylone marqua le début des rivalités entre ses généraux. L'unité de l'empire vola en éclat, deux grandes dynasties s'affirmèrent, vers 280, au Moyen-Orient : les Lagides en Égypte et les Séleucides en Syrie, Mésopotamie et Asie Mineure méridionale – la Syrie étant une pomme de discorde entre les deux. Après la défaite du roi séleucide Antiochos III contre les Romains à Magnésie (189), trois États arméniens (Sophène, Petite-Arménie, Grande-Arménie) prirent leur indépendance. Artaxias I^{er} fonda, avec l'appui des Romains, une dynastie nouvelle : celle des Artaxiades¹.

Au début du I^{er} siècle av. J.-C., les Séleucides furent réduits à régner sur la Syrie, et deux nouvelles puissances s'affrontèrent : à l'ouest, Rome, à l'est, la dynastie parthe. Le petit-fils d'Artaxias I^{er}, Tigrane II (95-55 av. J.-C.), amena le royaume de Grande-Arménie et sa lignée au sommet de sa puissance, après avoir passé quarante ans comme otage à la cour parthe, suite à une défaite face à cet empire. Dès lors, la base de sa politique résida dans sa volonté de circonscrire la puissance parthe, le principal ennemi extérieur à ses yeux de son royaume. Pour cela, il réalisa l'unité politique du plateau arménien², créant un glacis protecteur au sud³. Il ira jusqu'à prendre le prestigieux titre de Roi des rois, en 88, à la mort du souverain parthe Mithridate II (123-88 av. J.-C.)⁴, dominant le Moyen-Orient et disputant l'*hegemonia* à Rome. Il fonda une nouvelle capitale, Tigranocerte, dans le sud de son royaume héréditaire dont la localisation pose question⁵, ainsi que trois autres villes portant son nom – dont une en Artsakh (Karabagh).



Le royaume de Syrie ayant besoin d'un roi, les habitants des cités proposèrent librement la couronne, fait exceptionnel, à Tigrane II. Régnant sur Antioche et les débouchés méditerranéens des routes de la soie, il contribua à ouvrir la « route des steppes », établissant des relations directes avec l'Extrême-Orient destinées à faciliter le commerce au long cours (épices de l'Inde et soie de Chine)⁶. Il ouvrit, enfin, l'Arménie à l'hellénisme, comme en témoignent les théâtres et bains dans les villes arméniennes, afin de profiter de l'avance de la culture grecque.

Inquiets de cette puissance montante, les Romains l'attaquèrent, sans déclaration de guerre préalable, et le général Lucullus remporta une bataille décisive devant la capitale, Tigranocerte, le 6 octobre 69. Pourtant, sur le terrain, une guérilla empêcha sa progression et Tigrane II obtint de Rome le rappel du général romain. Il entra ensuite en négociation avec son successeur Pompée (66 av. J.-C.) pour se soumettre. Le récit qu'en fait l'historien grec Dion Cassius témoigne de la grandeur de ce souverain : bien qu'ayant dominé tout le Moyen-Orient, il accepta de s'humilier face à un simple général romain pour sauver son pays :

« D'un autre côté, Pompée, ayant franchi l'Araxe, s'était avancé jusque sous les murs d'Artaxata, malgré les démarches de Tigrane, qui, dans cette extrémité, lui abandonna la ville et se rendit volontairement dans son camp ; mais, afin de lui inspirer tout à la fois du respect et de la pitié, il prit soin que tout, dans son extérieur, tint le milieu entre son ancienne dignité et son abaissement présent. Il se dépouilla donc de sa

◀ Diadème royal, or martelé et repoussé, I^{er} siècle av. J.-C., découvert sur le site de l'antique capitale d'Arménie, Artaxata.



▲
Tétradrachme de Tigrane II (95-55)
avec, au revers, la légende en grec
« Tigrane, Roi des rois ».

tunique coupée de raies blanches et de son manteau qui était tout de pourpre ; mais il garda sa tiare et la bandelette qui y était attachée. Pompée envoya au-devant de lui un licteur chargé de le faire descendre de cheval ; car Tigrane, suivant la coutume de son pays, se disposait à pénétrer à cheval dans les retranchements des Romains. Mais lorsqu'il y fut entré à pied, lorsqu'il eut déposé son diadème, qu'il se fut prosterné et eut adoré Pompée, ce général, ému de compassion par un tel spectacle, s'élança vers lui, le releva, ceignit son front du bandeau royal, le fit asseoir à ses côtés et le consola, en lui disant, entre autres choses, qu'il n'avait point perdu son royaume d'Arménie, mais gagné l'amitié des Romains. Après avoir ranimé son courage par ces paroles, il l'invita à souper⁷. »

Ce geste, d'une immense portée, sauva son royaume de la provincialisation. Il obtint même le titre d'*ami et allié du peuple romain*. Par ce geste, le destin de l'Arménie fut lié à celui de Rome. Mais, face aux pillages des armées romaines, ses souverains furent obligés de s'allier aux Parthes.



-900

0

1000

2017

► En 50 après J.-C., les trois principales routes de la soie et le trajet des apôtres Thomas et Barthélemy

Les principales routes de la soie partaient de la ville chinoise de Chang'an (Xi'an), depuis les Han, soit 206 av. J.-C., jusqu'à la fin des Tang en 904 ap. J.-C., avec des périodes d'interruption¹. Sur le territoire de la Chine des Han (206 av. J.-C. à 220 ap. J.-C.), il y avait, pour toutes les routes terrestres, une station-relais tous les quinze à vingt kilomètres.

Il y avait trois routes (plutôt groupes de routes) principales :

La route centrale (en bleue sur la carte) est la plus connue. Il s'agit d'une route terrestre transcontinentale qui traversait les hautes montagnes du Pamir par des cols de haute altitude, dont deux à plus de 5 000 mètres. Cette route obligeait à transférer deux fois les marchandises pour utiliser des bêtes qui pouvaient monter aussi haut en portant de lourdes charges. Cette route, qui faisait du royaume parthe un intermédiaire obligé entre la Chine et le littoral méditerranéen d'Antioche de Syrie et d'Éphèse, était finalement malcommode du fait de son passage à de hautes altitudes. Elle fut coupée au moment de la conquête des peuples nomades, les Yué-Tché du Pamir, dès 20 de notre ère, puis par leurs successeurs les Koushans.

Il y avait, ensuite, la route maritime qui partait du littoral chinois, contournait l'Inde, puis traversait la mer Rouge jusqu'à Alexandrie d'Égypte. À partir du deuxième siècle av. J.-C., cette route fut maîtrisée par les Grecs d'un côté, les Indiens puis les Chinois de l'autre. Elle était soumise aux vents de la mousson qui seuls, permettaient la navigation et elle représentait un danger permanent de naufrage pour les embarcations, de pourriture pour les marchandises².

La route septentrionale, enfin, appelée « route des steppes », passait par le nord de la Caspienne. Ouverte durant les mois d'hiver, elle débouchait en Grande-Arménie. Elle permettait d'accéder directement aux marchés de la capitale arménienne, Artaxata³. Elle était surtout la seule à être aisément praticable, puisque aucun col n'est supérieur à 1 500 mètres. Cette route dut, par conséquent, drainer une part tout à fait notable du commerce des marchandises chinoises. Durant l'hiver, le sol gelé formait un terrain praticable et les cours d'eau offraient des sentiers sûrs alors que, durant l'été, le dégel rendait cet

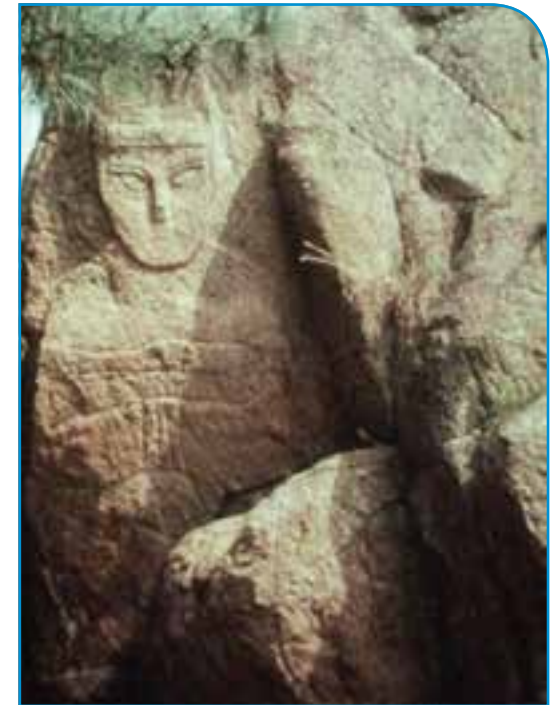
itinéraire impraticable. Les caravanes devaient donc arriver en Arménie, avant le dégel.

C'est dans ce contexte que l'on peut comprendre un passage important du géographe grec Strabon, contemporain de l'empereur Auguste, qui, jusque-là, n'avait pas été expliqué de manière satisfaisante :

« Dans les provinces les plus septentrionales de l'Arménie, il tombe une énorme quantité de neige, par suite apparemment du voisinage de la chaîne du Caucase, de l'Ibérie et de la Colchide, et il n'est pas rare, à ce qu'on assure, que des caravanes entières y soient surprises dans les cols ou défilés des montagnes par de véritables avalanches de neige sous lesquelles elles demeurent ensevelies. Seulement, en prévision de ce danger, tous les voyageurs ont soin, dit-on, de se munir de longs bâtons [qu'] ils n'auraient, en cas d'accident, qu'à hausser au niveau des couches supérieures de neige pour donner accès à l'air respirable et pour avertir ceux qui viendraient à passer après eux, lesquels ne manqueraient pas de leur venir en aide et de leur sauver la vie en les retirant de dessous l'avalanche⁴. »

Les neiges des régions septentrionales du plateau arménien étaient particulièrement sujettes à des avalanches au moment des premières chutes ou de la fonte, à la fin de l'hiver. Et le passage dont il s'agit doit sans doute se rapporter à des caravanes venues de Chine, arrivées tardivement sur le plateau arménien, au début du printemps.

Les apôtres Thomas et Barthélemy reçurent le monde parthe et l'Arménie à évangéliser. Ils durent se séparer quand ils comprirent que la route centrale était coupée par les Koushans. Thomas partit vers le sud pour emprunter la route maritime vers l'Inde puis la Chine. Barthélemy, lui, dut chercher à contourner l'obstacle des Koushans en empruntant la route du nord (voir encadré ci-contre). Il passa probablement



▲
L'apôtre Thomas, le compagnon de Barthélemy, représenté sur la frise de Kon Wang Shan (Chine), 70 env.

par l'Arménie où son action évangélisatrice auprès des communautés juives puis des Arméniens lui permit de fonder l'Église apostolique arménienne⁵. Il fut probablement mis à mort à *Albanopolis*, une ville au sud de la chaîne du Caucase⁶. En effet, cette place était l'une des dernières étapes avant de contourner le Caucase par le sud, dans la plaine littorale de la Caspienne. C'est là qu'il dut être martyrisé, alors qu'il envisageait de s'engager plus avant sur la route des steppes.



-900

0

1000

2017

► En 77 après J.-C., sous le règne de Tiridate I^{er} au moment de la consécration du temple de Garni

Après la défaite de Tigrane II (69 av. J.-C.) face à Lucullus, le Moyen-Orient fut, et pour plusieurs siècles, le théâtre de la rivalité entre les Romains et les Parthes. Ce qui plaça le royaume de Grande-Arménie en situation d'interface. Au terme d'un siècle de déclin progressif, l'Arménie passa, en 66 de notre ère par le biais du traité de Rhandéïa (63)¹, aux mains de la dynastie des Parthes arsacides qui la dominèrent jusqu'en 428. Tout en conservant son rôle de carrefour des enjeux et des ambitions régionales...

Le traité de Rhandéïa conclu entre le général romain Corbulon et le roi des Parthes Vologèse régla pour près de deux siècles la succession royale en Arménie. Selon ses termes, le roi d'Arménie devenait un souverain de la lignée des Arsacides (généralement un fils ou frère du Roi des rois au pouvoir chez les Parthes), tout en demandant la confirmation de son pouvoir par l'empereur romain.

Le premier souverain arsacide à régner en Arménie est Tiridate I^{er}, le frère du roi Vologèse². Ce prince obstiné (il participa à quatre campagnes infructueuses contre Rome entre 52 et 63) et magnanime alla chercher son diadème à Rome. Il le reçut des mains de l'empereur Néron (54-68) et Suétone, le biographe des douze premiers Césars (empereurs romains), rapporte en ces termes ce couronnement :

« On me reprocherait de ne pas citer, parmi les spectacles que Néron donna, l'entrée triomphale de Tiridate à Rome. Il avait été fixé par un édit le jour où il devait présenter ce roi d'Arménie : le temps couvert, il fit repousser la date. On rangea les Cohortes armées autour des temples du Forum ; Néron en habit de triomphateur, siégeait devant les rostrales sur un fauteuil curule entouré d'enseignes et d'étendards. Le roi gravit d'abord un praticable en plan incliné et vint s'agenouiller aux pieds de Néron : celui-ci l'accueillit, le releva d'un geste de la main droite, l'embrassa puis, à sa prière, lui enleva sa tiare et le couronna d'un diadème tandis qu'un homme de rang prétorien traduisait les paroles du roi à haute voix pour la foule, ensuite il l'accompagna au théâtre et le plaça à côté de lui³. »

Malgré cet affaiblissement du royaume de Grande-Arménie, ses représentants furent traités avec égard par les autorités romaines, comme le rapporte Suétone dans une anecdote riche de sens :

« Claude permit aux ambassadeurs germains de s'asseoir dans l'orchestre parce qu'il avait été frappé par la conduite simple et fière de ces barbares que

l'on avait installé dans les rangs du peuple et qui, découvrant les Parthes et les Arméniens assis au milieu des sénateurs, étaient allés d'eux-mêmes se placer auprès d'eux en proclamant qu'ils ne leur cédaient en rien, ni en courage ni en noblesse⁴. »

On déduit que, de tous les peuples de la sphère d'influence romaine, les Arméniens étaient les seuls à être traités à l'égal des sénateurs, avec les ambassadeurs de la plus grande puissance de l'époque, l'Empire parthe.

De retour en Grande-Arménie, Tiridate I^{er} passa la fin de son règne à réorganiser son nouveau royaume. Il fit reconstruire Artaxata⁵, prise et brûlée par Corbulon en 58. Ensuite, le roi embellit la forteresse de Garni pendant la « onzième année de [s]on règne » pour en faire la résidence d'été de la famille royale⁶. Le site comportait des thermes, un palais et surtout un temple de type hellénistique, quoique construit totalement en pierre, qui domine le promontoire où la forteresse est sise.

Temple de Garni consacré, en 77, par le roi Tiridate I^{er}.





Statue de marbre identifiée par Salomon Reinach comme représentant le roi de Grande-Arménie Tiridate I^{er} (au moment de sa venue à Rome en 66 de notre ère).

Inscription dédicatoire de la forteresse de Garni écrite en grec et débutant par ces termes : « Tiridate I^{er} le Grand, roi de Grande-Arménie ».



► En 299, au moment du traité de Nisibe

La période arsacide de l'histoire arménienne (66-428) est marquée par une rupture décisive : l'adoption du christianisme comme religion d'État (vers 295), un siècle avant l'Empire romain (392). Après l'évangélisation de l'Arménie par les apôtres Barthélemy et Thaddée, la prédication de saint Grégoire l'Illuminateur amena la conversion du roi Tiridate III et de tout son peuple.

L'historien grec Sozomène rapporte (vers 402) l'événement en ces termes :

« Je me suis enquis et j'ai appris qu'antérieurement [au règne de Constantin I^{er}] les Arméniens professaient le christianisme. On raconte, en effet, que Tiridate était à la tête de son peuple et qu'à la suite d'un prodige divin concernant sa famille, il devint chrétien et ordonna par un édit que tous ses sujets embrassent la même religion¹. »

La conversion de Tiridate III et son baptême par Grégoire devaient signifier le début de l'illumination de tout un peuple, le peuple d'Arménie. Le christianisme fut en effet la clé de voûte de l'édifice spirituel, culturel et politique arménien. La religion chrétienne, loin d'être un moyen d'assimilation, fut le plus sûr garant de la survie de ce peuple.

« C'est grâce à l'Église que, tout en devant céder à la force, tout en devant fléchir sous le poids d'une destinée sans pareil, elle pourra au moins sauver de ce naufrage l'essentiel, c'est-à-dire les éléments de sa régénération. »

Cette décision fut particulièrement courageuse de la part de Tiridate III, à une époque où aucun État n'était favorable au christianisme – l'Empire romain était païen et l'Iran était mazdéen. Les conséquences s'en firent immédiatement ressentir : le Roi des rois Narsès II envahit la Grande-Arménie pour la forcer à revenir au paganisme². Cette invasion, après une première victoire, se solda par un échec du fait du soutien des empereurs romains Dioclétien et Galère. Après cette victoire romaine, un traité fut imposé à Narsès, le traité de Nisibe (299), qui imposait un net recul de l'influence sassanide³ et permit à Tiridate III et Grégoire l'Illuminateur de christianiser la société arménienne. Ce dernier forma des diacres et prêtres⁴ et consacra les évêques dont son peuple avait besoin⁵. Avec le soutien royal, il construisit également des dizaines d'églises convenablement dotées

pour assurer le rayonnement de la nouvelle foi dans tout le pays⁶.

En 312, et après une période de rude persécution contre les chrétiens de l'empire, l'« ère des martyrs », l'empereur Maximin Daïa envahit l'Arménie pour la forcer, une deuxième fois, à revenir au paganisme⁷. Cette invasion, et son échec, fut la preuve d'une christianisation volontaire et déjà profonde. En effet, l'armée arménienne composée de tous les seigneurs du pays repoussa le persécuteur, ce qui signifie que

l'essentiel des élites du pays étaient alors chrétiennes.

En 325, Grégoire l'Illuminateur envoya son fils et successeur désigné au concile de Nicée, ce qui implique que l'Église arménienne intégrait la Grande Église et acceptait les décisions de ce concile auquel Aristakès avait contribué⁸. Probablement aussi, il y eut vers 328-329 une entrevue entre les deux seuls souverains chrétiens de l'époque : l'empereur romain Constantin I^{er} et l'Arménien Tiridate III⁹. Constantin I^{er} confirma le rôle de Tiridate III pour l'évangélisation de l'Orient. C'est ainsi que des missionnaires arméniens participèrent à l'évangélisation de la Mésopotamie et du royaume sassanide, comme le relate l'historien grec Sozomène, vers 402 :

« Ensuite, parmi les peuples voisins, la croyance progressa et s'accrut d'un grand nombre et je pense que les Perses se christianisèrent grâce aux importantes relations qu'ils entretenaient avec les Osroéniens et les Arméniens, comme il est naturel à ceux qui fréquentent les saints hommes de là-bas, et firent l'épreuve de leurs vertus¹⁰. »

De plus, des missionnaires arméniens allèrent également évangéliser l'Empire romain et plusieurs devinrent même évêques. Ainsi, le premier évêque de Maastricht aux Pays-Bas est l'Arménien Servatius, de même que le premier évangéliste de l'arc alpin est Grégoire de Tallard, ou san Miniato le saint patron de Florence¹¹. Ainsi, et grâce à l'action de saint Grégoire l'Illuminateur, le christianisme est devenu le fondement de tous les aspects de la société arménienne.

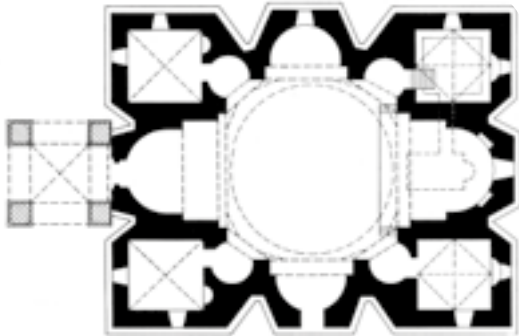


◀ Prédication de saint Grégoire.

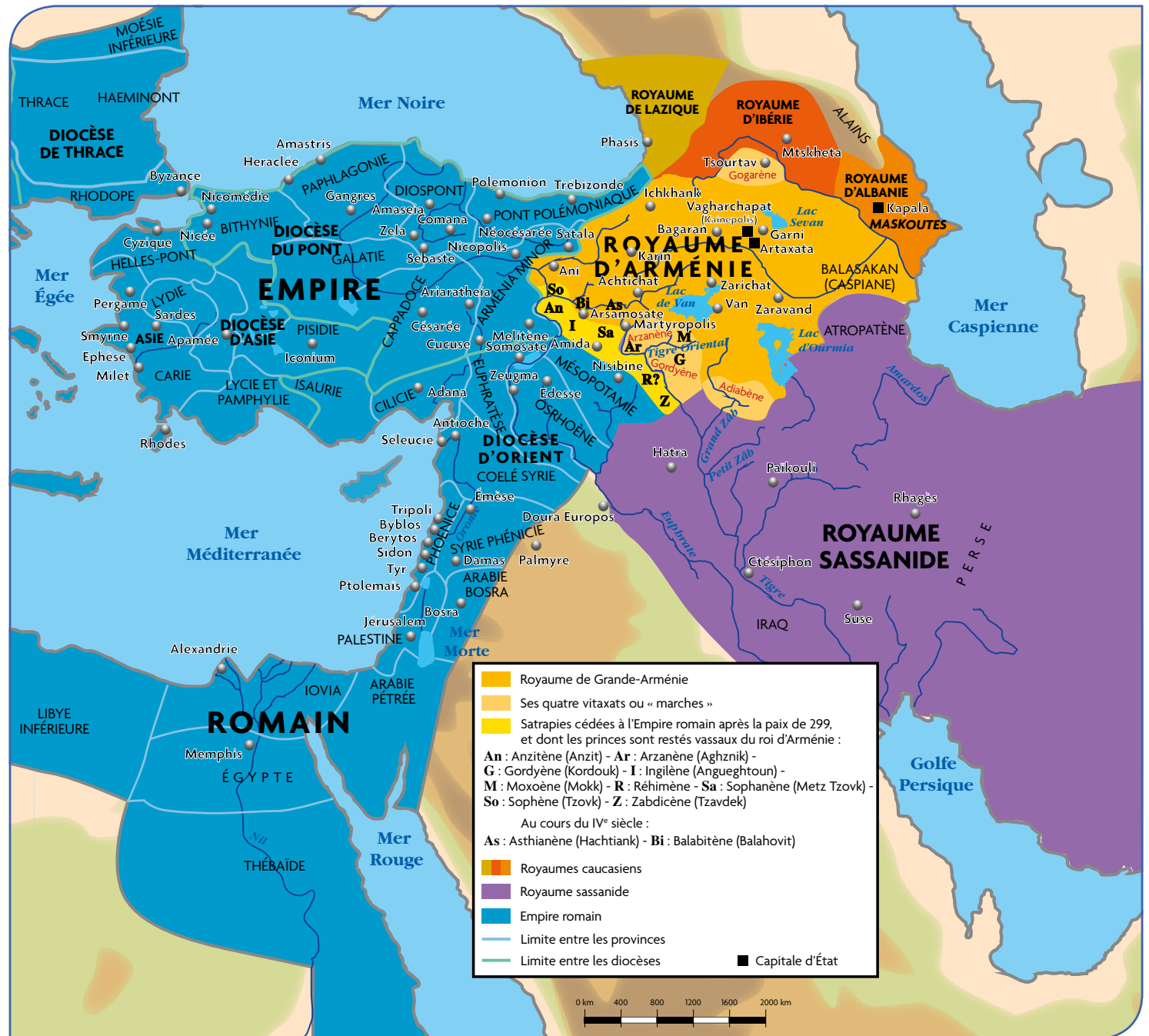
Saint Grégoire est représenté vêtu des ornements épiscopaux, tenant dans la main droite la crosse catholico-sociale et bénissant de la main gauche. Tiridate est représenté au milieu de la cour sous forme d'un sanglier dont le corps est recouvert d'un linge. Tous sont tournés vers le saint.



▲
Église de Sainte-Hripsimé d'Etchmiadzin
construite entre 618 et 628
à l'emplacement de la tombe de la martyre Hripsimé.



▲
Plan de l'église à carré tétraconque
dédiée à sainte Hripsimé.



► En 451, au moment de la bataille d'Avarair



Durant le IV^e siècle, émerge progressivement la prise de conscience que la culture arménienne avait besoin d'un alphabet, non seulement pour se développer mais pour survivre. Telle fut l'action du vardapet Mesrop Machtot's qui réussit vers 405 à créer un alphabet de 36 lettres¹ destiné à traduire la Bible.



Issu de la chancellerie royale d'un des derniers souverains arsacides, Vram Chapour (401-417), Mesrop Machtot's se désolait de voir combien l'absence d'une écriture propre à la langue arménienne nuisait à la christianisation en profondeur des campagnes. En conséquence, il résolut d'y mettre un terme. Il entra ainsi dans les ordres et se consacra à cette tâche, dans la prière et le travail, analysant les phonèmes de la langue arménienne sur la base de la science grecque, alors standard international. Il mena, toutefois, une analyse de la langue arménienne bien plus fine que ce qui existait pour le grec contemporain et créa un système phonologique absolument unique. Certains groupes de phonèmes, comme les fricatives, ont ainsi été analysés avec une finesse qui ne sera approchée, en Europe, qu'avec les travaux de Ferdinand de Saussure, dans les années 1920. Un des fondateurs de l'école de linguistique française, Antoine Meillet, analyse ce travail en ces termes :

« Le système de l'alphabet arménien est un chef-d'œuvre. Chacun des phonèmes du phonétisme arménien est noté par un signe propre ; le système est si bien établi qu'il a fourni à la nation arménienne l'expression définitive du phonétisme, expression qui s'est maintenue jusqu'à présent sans subir aucun changement, sans avoir besoin d'obtenir aucune amélioration, car elle était parfaite dès le début². »

Pour faciliter l'évangélisation des peuples du Caucase, Mesrop Machtot's inventa également un alphabet pour les Géorgiens (dont l'alphabet géorgien actuel découle directement) et un troisième alphabet pour les Albaniens du Caucase. Après l'invention d'un alphabet pour écrire la langue arménienne, la Bible fut traduite en priorité sur les bases des manuscrits grecs et syriaques disponibles sur place, puis révisée avec de nouveaux manuscrits grecs ramenés de Constantinople après le concile d'Éphèse (431). La version définitive fut disponible

dès 438. Elle est considérée comme la « reine des traductions ».

Dans les années qui suivirent, le catholicos Sahak II (438) et le vardapet Mesrop Machtot's (439) moururent, une fois leur œuvre achevée. Vers 443, un des disciples de Mesrop Machtot's, Gorioun, rédigea la *Vie* de son maître : première œuvre originale en arménien. Dans ce sillage, de nouvelles œuvres furent écrites dans tous les genres littéraires de l'époque : hagiographie, histoire, théologie, exégèse biblique, constituant ainsi l'âge d'or de la littérature arménienne. Citons une seconde fois Antoine Meillet qui n'hésitait pas à faire l'éloge de la littérature arménienne :

« En des temps où la langue française ne se distinguait pas encore du latin et où les plus anciennes littératures de la majorité des peuples européens n'existaient pas, il y avait déjà une importante littérature arménienne³. »

Ainsi, une génération avant lui (fin du IV^e siècle), la conscience de la nécessité d'un alphabet n'avait pas émergé, et une génération plus tard, ce peuple devint sans État (428-885) et donc sans l'autorité politique capable d'imposer un système d'écriture unifié.

La période des IV^e-VII^e siècles dominée par des seigneurs locaux largement indépendants fut celle d'un remarquable développement culturel et artistique dont l'aspect le plus remarquable est l'architecture sacrée. Pendant qu'aux IV^e-VI^e siècles, l'usage de l'architecture de pierre est fortement déclinant dans les autres aires de culture, on voit se développer une

architecture sur d'autres bases : la brique cuite à Byzance, la brique crue en Iran ou le bois en Inde. Cependant, les architectures arménienne et syrienne développent tout un art fondé sur la maîtrise de la pierre. Outre les basiliques à une ou trois nefs, communes à tout le monde chrétien, les maîtres-d'œuvre arméniens, souvent des religieux, parfois même des ecclésiastiques de haut rang, élaborent des types d'édifices spécifiques à cette architecture. Ainsi, les basiliques à trois nefs vont devenir basiliques à coupole, et les basiliques à nef unique seront remplacées par les salles à coupole. En plus de ces édifices à plan oblong, se développent des édifices à plan centré. Des édifices à carré triconque et tétraconque vont se multiplier, ainsi que des types tout à fait spécifiques à l'architecture arménienne comme

Représentation de la bataille d'Avarair, dans un hymnaire (sharaknots) enluminé en 1482.



les églises à carré tétraconque (église de Mastara). L'apogée de cette architecture sera atteint avec les églises à carré tétraconque et niches d'angles, dont l'exemple le plus achevé est l'église de Sainte-Hripsimé, construite entre 618 et 628, sous le catholicos Komitas. Cet édifice représente la synthèse de la maîtrise du savoir-faire arménien de l'époque. L'ornementation n'y a que peu de place. C'est le jeu des masses et des volumes qui crée les conditions nécessaires au recueillement du fidèle. Enfin, des églises polyconques et des rotondes (comme celle de Zvartnots, env. 643) compléteront l'ensemble pendant cette période d'une extraordinaire créativité durant laquelle les maîtres-d'œuvre ont tenté toutes les combinaisons possibles pour obtenir des églises répondant à la vision de saint Grégoire l'Illuminateur.

Un dernier élément structurant de l'histoire de ce peuple est sa fidélité à une christologie rigoureuse et équilibrée affirmant tout à la fois la pleine humanité et la pleine divinité de Jésus-Christ. En effet, en 451, alors que les évêques grecs et romains réunis en concile à Chalcédoine polémiquent sur la nature du Christ, les Arméniens sont en guerre de religion contre les Perses sassanides qui veulent leur imposer le mazdéisme (bataille d'Avarair le 2 juin 451). De ce fait, l'Église arménienne ne s'implique plus dans les querelles christologiques qui ont déchiré précédemment l'Église chrétienne entre chalcédoniens, monophysites de divers degrés ou monothéistes.



► En 786, à l'avènement du calife abasside Haroun al-Rachid

La conquête musulmane (638-698) de l'Arménie et la destruction du royaume sassanide (651) furent d'une grande violence. Après des décennies de vexation de la part des autorités byzantines qui cherchèrent à imposer aux Arméniens leurs vues théologiques et religieuses, ces derniers en vinrent à réfléchir à une alliance avec les musulmans.

Les élites arméniennes furent contraintes, après plusieurs décennies de luttes, de se soumettre ou de s'exiler. C'est le catholicos Sahak III, en tant que plus haute autorité, qui négocia l'insertion du peuple arménien dans le monde musulman, comme étant liés par un pacte, en 703.

Dès 705, le gouverneur musulman, l'*ostikan*, convoqua les seigneurs arméniens à Nakhitchevan, avec l'*ishkhan*, qui était le représentant politique et militaire des Arméniens, pour parler des affaires de la nouvelle province d'Arminiya. Au bout de quelques jours, le dimanche des Rameaux, les Arméniens voulurent aller assister à la messe solennelle. Au milieu de l'office, ils entendirent les portes être condamnées, puis le feu fut mis à l'édifice. Il servit de tombeau à la fine fleur de l'Arménie. Le ton des relations était donné. Les différents gouverneurs qui fixèrent leur résidence à Dvin n'eurent de cesse que de piller ce qui pouvait l'être, d'écraser toute tentative de rébellion et de mettre en place une double politique de colonisation musulmane.

Dans les villes, des garnisons furent installées et, dans les campagnes, des tribus reçurent l'autorisation de faire paître leurs troupeaux. Le point commun de ces deux modalités d'une même prise de possession du pays était que les musulmans vivaient sur le pays mis en valeur par les chrétiens. De plus, les biens des églises et des monastères étaient régulièrement pillés, malgré leur immunité théorique. Durant près de deux siècles (703-885), aucune église nouvelle ne fut érigée en Arménie et, au contraire, de nombreuses furent détruites. Après la période des Omeyyades (661-750), celle des Abbassides (750-885) fut marquée par une attitude moins tolérante, une augmentation des impôts et une répression accrue qui amena des révoltes dont la bataille de Bagrevand en 775 qui se solda par un bain de sang. Cette situation amena la perte de nombreux savoir-faire architecturaux et urbanistiques.

La domination musulmane obligea également les prélats arméniens à définir clairement, puis à maintenir leur position théologique comme des éléments identitaires. Le catholicos Jean d'Odzoun (Hovhannès III - 718-728) fut le premier à mener ce travail de manière rigoureuse.

Malgré tout, cette vaste province d'Arminiya, qui réunissait l'Arménie, la Géorgie et l'Albanie du Caucase, connut une réelle période de développement économique. C'est, en effet, à cette époque que les auteurs musulmans vantent, entre autres, les qualités du tapis arménien à nœuds noués. Le géographe musulman Ibn Hawqal dans son traité, *De la configuration de la terre*, achevé vers 988, note dans sa description de Dvin (Dabil, nom arabe) :

« On exporte de Dabil des tissus en poils de chèvre et en laine, tels que tapis, oreillers, coussins, tapis de selle, lacets de pantalon et autres étoffes du même genre, de fabrication arménienne, teintés au kermès. C'est une teinture rouge, qu'on utilise pour les étoffes en poils de chèvre et la laine ; elle provient d'un ver qui tisse autour de lui-même – comme le ver à soie s'enveloppe de son cocon de soie grège. On fabrique des soies à dessins, dont on rencontre souvent l'équivalent dans l'Empire byzantin, bien qu'elles soient importées d'Arménie. Parmi les produits arméniens, il y a des manteaux de dames, des coussins, des tapis, des tentures, des tapis étroits, des coussins ronds, des oreillers et des tapis de selle. Ces tapisseries ne sont égales en aucun point de l'univers, d'aucune façon et en aucune technique¹. »

Ce texte permet de comprendre que dans la liste des impôts de toutes les provinces soumises aux musulmans et sélectionnant les meilleures

productions de chaque région, les tapis à nœuds noués soient la première production locale demandée après le numéraire :

« Tribut de la province d'Arminiya :

- 15 millions de dirhams ;
- Tapis mahfura : 20 ;
- Tissus de couleurs : 580 pièces ;
- Poissons salés traités : 10 000 litres ;
- Tarekhs : 10 000 litres ;
- Faucons : 30 ;
- Mulets : 200². »



Firman attribué à Mohamed adressé à un patriarche arménien de Jérusalem, nommé Abraham, et confirmant les possessions arméniennes de Terre sainte.



-900

0

1000

2017

► En 961, à la consécration d'Ani comme capitale du roi Achot III

Entre le IX^e et le XI^e siècle, l'Arménie vit émerger plusieurs royaumes, notamment celui des Bagratides d'Ani, la « ville aux mille églises », ceux du Taron, du Vaspourakan et du Siounik.

Profitant du déclin des Abbassides, les dynastes arméniens, au premier rang desquels les Bagratounis, prirent une position dominante sur le plateau arménien, et le *nakharar* (seigneur) des Bagratides, Achot Bagratouni (851-899) s'imposa comme un « quasi-roi »¹.

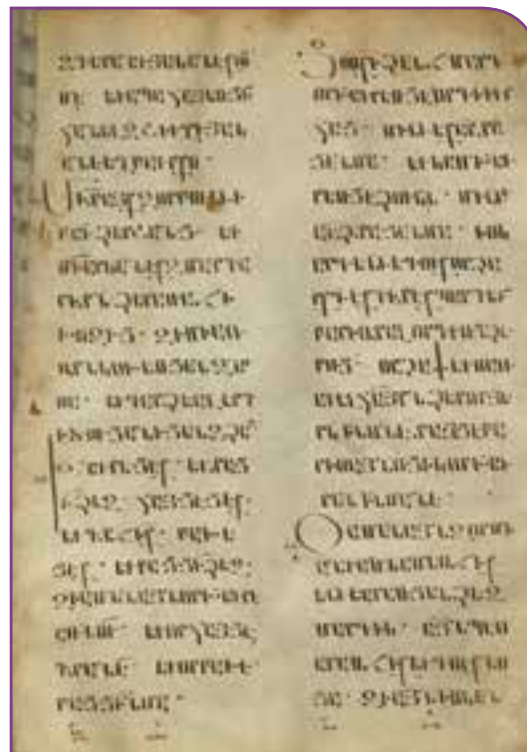
Ce prince entra en négociation avec l'Empire byzantin, précisément avec le patriarche Photios (858-867 et 877-886) qui était, lui-même, à la recherche d'un accord avec les chrétientés orientales, du fait de ses difficultés avec Rome. Après un échange de lettres avec le catholicos Zakaria (855-877), le patriarche envoya, en Arménie, un émissaire chargé de conclure un « accord sur la foi »². Ainsi, le synode de Shirakavan (862), tenu dans la résidence d'Achot et sous son autorité, tout en constatant les divergences sur l'interprétation du concile de Chalcédoine (451), définit les modalités d'une tolérance réciproque. Dans ce contexte d'apaisement religieux, Achot I^{er} élargit progressivement sa maîtrise du territoire arménien, amenant le calife al-Mu'fid à lui envoyer une couronne, le 26 août 884 et à le reconnaître comme « roi d'Arménie et de Géorgie ». Son pouvoir fut affermi par ses successeurs notamment Achot II (913-928) et Achot III (952-977) qui transféra sa capitale de Bagaran à Ani, et entoura cette dernière d'un fort rempart. C'est dans la seconde partie du X^e siècle que ce royaume connut son âge d'or et se couvrit de ses plus intéressantes églises notamment celles dont le fameux Tiridate fut le concepteur et l'architecte (la cathédrale ou l'église Saint-Grégoire de Gagkashen).

Cette période d'indépendance favorisa une renaissance artistique remarquable qui permit aux maîtres-d'œuvre de retrouver rapidement les savoir-faire anciens et d'en créer de nouveaux. En effet, malgré le choc de la conquête islamique et sa violence qui va détruire l'architecture syrienne, l'architecture arménienne va connaître une nouvelle

phase de développement. Ainsi, plusieurs types d'églises de l'époque paléochrétienne furent repris et des bâtiments annexes des églises (porches, narthex, clochers, etc.) furent élaborés, offrant des ensembles remarquables comme à Ani, ou dans les monastères d'Haghat ou de Sanahin, ou des bijoux, aujourd'hui isolés, comme l'église de Sainte-Croix d'Aghtamar (915-921) dans le Vaspourakan.

Dans les monastères refondés ou agrandis, une vie intellectuelle et spirituelle intense se développa.

Page de l'évangile de Matthieu tiré d'une bible achevée en 966, par le scribe Sargis pour le Thoros supérieur du monastère de Rznar.



Solidus d'or représentant, à l'avant, l'empereur Basile I^{er} et, au revers, son fils Constantin et son épouse Eudocie Ingérina.

L'exemple le plus accompli est l'école du monastère de Narek, où s'illustra le grand poète mystique Grégoire de Narek (†1003). Dans le même temps, les productions artisanales comme la confection et l'exportation de tapis ou de lames d'acier ainsi que la production de soieries se développèrent. Cette floraison culturelle et artistique fut brisée par la conquête byzantine, puis anéantie par les envahisseurs touraniens.

Durant une longue période allant du VII^e au XI^e siècle, à chaque défaite contre les musulmans, les seigneurs arméniens survivants fuyaient vers l'Empire byzantin où, sollicités par les dirigeants du fait de leurs besoins militaires, ils intégraient massivement les armées impériales³. De même, les empereurs déportèrent à plusieurs reprises les populations arméniennes des zones d'affrontement avec les musulmans vers les frontières occidentales de leur empire. Ainsi entre le VII^e et le XI^e siècle, chaque

Carte des centres de production de tapis à points noués au X^e siècle.
Elle montre que les principaux centres de nouage des tapis
sont alors situés en Arménie.



L'église principale du monastère de Sanahin, dédiée au saint Sauveur, construite à la demande de la reine Khosrovanouch, femme du roi d'Arménie Achot III, entre 967 et 970.



coup d'état militaire impliqua un officier arménien. Ce qui permit à une vingtaine d'entre eux, de devenir empereur et à plusieurs de fonder des dynasties entières. L'un d'eux, Basile I^{er}, fonda la dynastie dite des « Macédoniens », qui mena Byzance à son apogée (867-1056)⁴.

Au faite de leur puissance, les successeurs de Basile I^{er} cherchèrent à conquérir le

plateau arménien. Basile II passa la fin de son règne à réduire un par un les royaumes arméniens en donnant à leurs souverains des domaines dans l'empire (1001-1045). Mais, l'administration qu'il mit en place ne fut pas efficace et, privées de leurs défenseurs traditionnels, ces régions furent rapidement conquises par les Turcs seldjoukides (1012-1064).

Soumise au joug seldjouk, l'Arménie se dépeupla du fait de massacres permanents et de migrations provenant de cantons entiers (1064-1236). Dans le dernier quart du XI^e siècle, de nombreux seigneurs et leurs dépendants émigrèrent au sud et à l'ouest de l'Euphrate.

► En 1252, au départ du roi Héthoum I^{er} de Cilicie vers Karakorum

Après la double conquête du plateau arménien par les Byzantins puis les Turcs seldjoukides, les élites arméniennes négocièrent avec les autorités byzantines leur installation en Cilicie à la fin du XI^e siècle, où un royaume arménien fut fondé et dura jusqu'en 1375.



Les Arméniens, installés en Cilicie depuis un siècle, accueillirent en amis les Latins de la première Croisade (1096-1099) et les aidèrent à conquérir la Terre sainte. Ainsi, l'historien latin Guillaume de Tyr, rapporte l'histoire suivante, au moment du siège de Tyr, en 1125 :

« Cependant les nôtres, voyant que l'une des machines de la place lançait contre les tours mobiles des pierres d'un énorme poids, qui les frappaient toujours en droite ligne, et les endommageaient de toutes parts, reconnaissant en même temps qu'ils n'avaient parmi eux aucun homme qui fût en état de bien diriger les machines et qui eût une pleine connaissance de l'art de lancer les pierres, firent demander à Antioche un certain Arménien, nommé Havedic, homme qui avait une grande réputation d'habileté ; son adresse à manier les machines et à faire voler dans les airs les blocs de pierre était telle, à ce qu'on dit, qu'il atteignait et brisait sans difficulté tous les objets qu'on lui désignait. Il arriva en effet à l'armée, et aussitôt qu'il y fut, on lui assigna sur le trésor public un honorable salaire ; puis, il s'appliqua avec activité au travail pour lequel on l'avait mandé, et déploya tant de talents que les assiégés durent croire bientôt qu'une nouvelle guerre commençait contre eux, tant ils eurent à souffrir de maux beaucoup plus cruels¹. »

Les châteaux forts construits en Terre sainte par les Latins portent trace des savoir-faire des Arméniens, qui furent par la suite importés dans le monde latin. En Cilicie, les efforts de rapprochement avec l'empereur germanique et le Pape permirent au prince Léon de recevoir, en 1198, une couronne royale. Un siècle et demi après la chute d'Ani (1045-1198), un État arménien était fondé. Ce dernier fut organisé d'après les structures des États arméniens médiévaux (d'Ani

ou du Vaspourakan) mais également influencé par les Latins. Léon I^{er} réussit à mettre en place une centralisation royale plus importante que dans les royaumes qui ont précédé le sien où les seigneurs avaient une très large autonomie.

Son gendre et successeur, Héthoum I^{er} affermit sa royauté et eut l'intelligence de faire alliance avec les Mongols qui, au XIII^e siècle, ont conquis une large partie de l'Asie. Sentant le danger, Héthoum I^{er} traversa l'Asie et alla se soumettre au Grand Khan, Mangu, en 1252-1255. Il obtint la protection pour les chrétiens vivant dans son empire et particulièrement pour les Arméniens de Grande-Arménie comme de Cilicie. C'est grâce à cette vision de haute volée que les Mongols – qui ont pris et détruit Pékin, Bagdad (1258), la Corée et Kiev – ont laissé construire le monastère de Gandzasar, un des chefs-d'œuvre de l'architecture arménienne du XIII^e siècle. La Grande-Arménie connut une période d'autonomie, de paix, et donc une floraison artistique (monastères, églises, khatchkars). La période de domination mongole a permis de restaurer les églises, de reconstituer les communautés rurales autour de leurs paroisses et de développer un artisanat de qualité. Ainsi, lorsque le Génois Marco Polo, après avoir accosté en Arménie de Cilicie, traversa le plateau arménien, vers 1272, il nota que « Les Arméniens fabriquent les plus fins tapis et les plus beaux du monde, et aussi des draps de soie de diverses couleurs, très beaux et très riches, en très grande quantité, et beaucoup d'autres choses². » Le royaume d'Arménie de Cilicie, qui fut l'État chrétien le plus solide qui survécut plus d'un siècle jusqu'en 1375 à la chute du dernier État latin (Prise d'Acre - 1291), permit aux arts et aux lettres de se développer. Dans les villes comme Ayas, le commerce était florissant et, dans les monastères, des manuscrits furent copiés et somptueusement enluminés. En effet, l'historien de l'art byzantin Sir Steven Runciman analyse la miniature arménienne en ces termes :

« Une origine commune de la peinture italienne et de la peinture byzantine tardive peut être trouvée en Arménie cilicienne dont les manuscrits enluminés du XIII^e siècle combinent la richesse et la puissance avec une émotion doucement humaine que Byzance n'a jamais connue³. »

Après la chute de ce royaume, sous les coups des Touraniens et des Mamelouks d'Égypte, les Arméniens furent obligés de fuir encore plus loin vers l'Égypte ou la Crimée.

Miniature arméno-cilicienne représentant la Pentecôte avec la descente des langues de feu sur les apôtres leur donnant la connaissance de toutes les langues de l'Orient et avec au centre les peuples à évangéliser. Cette bible a été enluminée par Thoros Roslin, au monastère de Hromkla et achevée en 1262.



Khatchkar de Poghos (1291)
à l'entrée du monastère de Gosh.



-900

0

1000

2017

► En 1453, à la chute de Constantinople

Après le déclin des Mongols, qui étaient relativement bien disposés envers les chrétiens, l'Arménie devient la proie d'invasions et de tyrannies de plusieurs peuples touraniens entre la fin du XIV^e siècle et la conquête ottomane, entre 1514 et 1517.

Le déclin puis le fractionnement de l'empire mongol furent accompagnés par la conversion à l'islam de l'*ilkhān* Ghazan, en 1295. De ce fait, plusieurs principautés turcomanes purent se maintenir à l'ouest du plateau arménien sous suzeraineté mongole – dont les Karamanides et les Ottomans.

Le XIV^e siècle vit l'essor des Ottomans soumettant la plupart des principautés turcomanes, conquérant des pans entiers de l'Empire byzantin. Ils luttèrent contre les Karamanides comme les Mamelouks d'Égypte qui avaient ensemble eu raison du royaume d'Arménie cilicienne. À la fin de ce même siècle, en 1386-1387 puis en 1396-1399, les troupes de Timur-Lank (Tamerlan) envahirent le Moyen-Orient dont le plateau arménien. Ces invasions furent d'une grande violence¹. En 1402, la bataille d'Angora fut un désastre pour le sultan ottoman, et le sultan Bajazet I^{er} (1389-1402) fut vaincu et fait prisonnier par Tamerlan. Cette défaite obligea les Ottomans à fuir dans les Balkans qui devinrent leur nouvelle base de conquête². Après l'effondrement des Timourides, leurs anciens vassaux les Karakoyounlou (Moutons noirs) et les Akkoyounlou (Moutons blancs) se partagèrent la région et vécurent de pillage et de répression. Leur domination fut si violente et brutale pour les chrétiens que la conquête ottomane fut bien accueillie par les Arméniens, car mieux valait un État despotique qu'une anarchie permanente. En effet, après la prise de Constantinople, le 29 mai 1453, Mehmet II reprit à son compte l'idéal impérial des empereurs byzantins. Les Ottomans, après avoir détruit l'empire grec de Constantinople puis celui de Trébizonde (1461), luttèrent contre les Karamanides puis toutes les tribus touraniennes jusqu'à leur soumission et se mesurèrent ensuite aux Mamelouks. Les sultans ottomans Bajazet II (1481-1512), puis Sélim I^{er} (1512-1520) conquièrent la Cilicie, la Syrie avec Jérusalem, puis l'Égypte même en détruisant

l'État mamelouk à la bataille de Raydaniyya, en 1517. Le califat fut aboli au Caire et institué à Istanbul au profit des Ottomans. Le Moyen-Orient allait être divisé, et pour plusieurs siècles, entre les Ottomans et les Iraniens de la dynastie des Safavides.

Cette époque de profond trouble vit le retour du siège du catholicos de Sis à Etchmiadzin. En effet, le catholicos de Sis conservant des positions considérées comme trop pro-latines aux yeux d'une grande partie du clergé, un concile tenu à Etchmiadzin, en 1441, se conclut par un vote en faveur d'un retour du catholicos à Etchmiadzin. Toutefois, le catholicos Grégoire le refusa et resta à Sis alors qu'un autre, Kirakos, fut élu en Grande-Arménie³. C'est depuis cette époque qu'il y a deux catholicos arméniens, l'un à Sis, l'autre à Etchmiadzin.

Bâtiment du Patriarcat arménien, vue de l'église Sainte-Mère de Dieu, dans le quartier Kumkapi, à Istanbul.

Détail, médaillon avec la date de fondation du Patriarcat : 1461.



Grégoire de Tatev (1346-1409), enseignant, poète et théologien entouré par ses élèves, enluminure vers 1449, dans un manuscrit du *Commentaire des Psaumes de David* qu'il avait écrit.

Après la chute du dernier royaume d'Arménie (1375), quelques régions (Zeïtoun, Sassoun ou Hadjine) purent conserver une certaine autonomie sous l'autorité de seigneurs locaux⁴. La zone d'autonomie la plus importante étant le Siounik et l'Art-sakh (Karabagh) où régnaient des méliks (princes arméniens semi-indépendants)⁵.



-900

0

1000

2017

► En 1639, la division du plateau arménien entre Ottomans et Safavides

L'opposition entre les Turcs ottomans et les Iraniens safavides fut le fait central de l'histoire du Moyen-Orient entre la fin du XV^e siècle et le traité de Zehab (1639) qui institua une frontière quasiment imperméable au milieu du plateau arménien, frontière qui perdure jusqu'à nos jours.

Dans la première partie du XVI^e siècle, l'Empire ottoman est à son apogée territoriale (conquête de Rhodes en 1522, prise de Bagdad en 1534, de Chypre en 1571. Cet essor ottoman fut stoppé en Méditerranée par la bataille de Lépante le 7 octobre 1571. L'Arménien islamisé Sinan (1490 env.-1588) élabore à cette époque l'architecture ottomane classique avec plusieurs dizaines de monuments construits sous son autorité, dont la Selimiye à Edirne et la Süleymaniye, à Constantinople¹. Cette architecture est si représentative de cette période que l'apogée de l'Empire ottoman a pu être appelé « l'âge de Sinan² ». Le plateau arménien fut, durant plus d'un siècle, un champ de bataille permanent entre les Ottomans et les Safavides. Chaque avancée de troupes était l'occasion d'exactions contre la population arménienne, pillages, conversions forcées, capture des jeunes gens pour l'armée et des jeunes filles pour les harems, sans parler des centaines de massacres relatés dans toutes sortes de sources (colophons, chroniques arméniennes, ottomanes ou iraniennes et de nombreux récits de voyages ou d'ambassades). L'enjeu était la maîtrise du territoire le plus étendu possible et de sa population soumise à de forts impôts, tout

autant que des voies commerciales, dont les caravanes transportaient de la soie grège (brute) notamment. Ainsi, le voyageur anglais John Cartwright note que les Ottomans envoyaient, selon les années, vers Alep entre cinq cents et mille charges de chameaux de soie grège³.

Les Ottomans ont conquis l'essentiel du plateau arménien, jusqu'à Erevan et le lac Sevan, en limite du massif du Karabagh, en 1580. En 1590, Shah Abas I^{er} (1587-1629) est contraint de conclure la paix avec les Ottomans en leur cédant toute l'Arménie, la Géorgie, le Shirvan et l'Adharbaydjân, ainsi que deux cents charges de soie par an afin d'être libre d'affermir son pouvoir dans ses États et de réprimer les peuples du Daghestan et les Ouzbeks. Après avoir réformé son armée et vaincu les Ouzbeks, en 1597, il avait les mains libres pour s'opposer à nouveau aux Ottomans. Dans l'intervalle, les troupes démobilisées après la paix de 1590, se trouvant désœuvrées, s'organisèrent en bandes de pillards, les *Djelali* qui, « des abords de Constantinople à Erevan et de la mer Noire à la Méditerranée⁴ », vivaient sur les régions qu'ils traversaient.

C'est dans ce contexte que Shah Abas I^{er} entra en guerre, en 1603, après avoir reçu les dignitaires géorgiens, arméniens, mais aussi kurdes qui venaient se plaindre de l'oppression ottomane. Le Shah prit Tabriz puis, passant l'Araxe, la cité arménienne de Djoulfa et tout le Nakhitchévan, puis Erevan et Kars⁵. Il essaya d'avancer le plus possible vers l'Arménie occidentale. Plus important, et pour empêcher toute invasion de ses États par les Ottomans, il mit en place une politique de la terre brûlée. Dans ce cadre, il fit déporter les Arméniens vivant dans les zones frontalières avec l'Empire ottoman : les habitants de la plaine de l'Ararat avec Erevan, du Nakhitchévan, du Salmast, de la région de Khoy et d'Ourmia, de la région à l'est d'Erzeroum (Karin), du Basen, des plaines de Garni, d'Uuc, de Manazkert et de Van ainsi que des réfugiés de Tabriz⁶. Ce n'est pas moins de trois cent mille personnes qui furent ainsi déportées loin du plateau arménien, dont un tiers au moins mourut durant le voyage⁷. Une partie fut envoyée dans la province du Shiraz pour y développer la culture du vers à soie⁸. Les habitants de Djoulfa notamment formant une communauté de deux mille familles arrivèrent à Ispahan au printemps 1605 et furent autorisés à construire une bourgade arménienne, la Nouvelle Djoulfa, protégée par la reine mère et bénéficiant d'une complète autonomie municipale⁹. Ce sont les marchands qui vont tisser le formidable réseau commercial que nous allons aborder.

Après plus de trois décennies de guerre turco-irannienne, un traité fut conclu à Constantinople (1639) entérinant les gains territoriaux des Ottomans jusqu'à la Mésopotamie et des Safavides jusqu'au milieu du plateau arménien. Cette frontière fut fermée et jalousement gardée par les deux États durant des siècles. Elle survécut à la chute de la dynastie des Safavides (1796) et à la conquête russe du Caucase et de l'Arménie (1828) pour être encore lisible dans les frontières actuelles des États du Moyen-Orient.



◀
Vue de Smyrne
avec, au premier plan,
une caravane de marchands.



-900

0

1000

2017

► En 1722, les réseaux commerciaux des négociants de Nor-Djougha (Nouvelle Djoulfa)

Installés de force dans un faubourg de la capitale safavide, Ispahan, en 1605, les habitants de Djoulfa étaient déjà d'habiles marchands, et fondèrent la Nouvelle Djoulfa. Le Shah Abbas I^{er} (1588-1629) leur accorde rapidement des privilèges importants, puis le monopole de l'exportation des soies grèges (brutes) de ses États. Tel est le début d'une formidable épopée humaine et commerciale qui leur permettra de créer des réseaux commerciaux à l'échelle de toute l'Eurasie.

Les négociants arméniens s'établirent d'Amsterdam aux littoraux chinois et indien et de Venise et Moscou à l'Éthiopie. Cette épopée humaine a impressionné le principal philosophe allemand du XVIII^e siècle, Emmanuel Kant, qui écrit :

« Chez un autre peuple chrétien, les Arméniens, on rencontre un esprit d'entreprise tout spécial qui les a conduits depuis les confins de la Chine jusqu'à la côte de Guinée. Ce peuple intelligent et laborieux a des représentants sur toute l'étendue de l'ancien continent¹. »

Les Arméniens acquièrent ainsi une position centrale dans le commerce en Asie et entre l'Asie et l'Europe. Par exemple, en 1714, la direction londonienne d'une compagnie britannique se désole de voir « au bas mot » la moitié du commerce entre l'Inde et Manille et la Chine entre les mains des négociants arméniens².

Ces derniers deviennent même progressivement des banquiers. Une de ces lignées, les Scheriman, va ainsi devenir, en 1698, la créancière à perpétuité de la République de Venise en lui prêtant quelque 880 000 ducats, au taux alors exceptionnel de 4,75 %, contre celui de 4,25 % alors universellement répandu. C'est grâce à cette forte implanta-



◀ Palais d'une grande famille de négociants arméniens, les Sceriman. Ce palais est situé dans la rue portant le nom de cette lignée.

tion qu'en 1715, le moine arménien Mekhitar et ses onze disciples arrivent à Venise et s'installent dans le quartier de l'Arsenal, avant leur installation sur l'île Saint-Lazare en 1717³.

Ces négociants occupent une place unique dans les élites de cette époque. Mathieu l'Arménien devient l'ambassadeur extraordinaire de la reine Hélène d'Éthiopie auprès du roi du Portugal, Emmanuel. En Inde, le khodja Petrus finance la reconstruction du sanctuaire de Saint-Thomas près de Madras (auj. Chennai), ainsi que le pont en brique qui permettait d'y accéder⁴. Avec les tsars de Russie, les relations sont encore plus étroites. Les négociants arméniens ont des relations privilégiées avec la dynastie des Romanov dès 1628, soit quinze ans après leur prise de pouvoir et vont les approfondir tout au long du XVII^e siècle. En effet, le projet de ces négociants est d'amener les Russes à envahir le Caucase puis l'Empire ottoman, afin qu'ils libèrent ainsi le peuple arménien. Dans cet objectif, en 1660, le khodja Zakarie Sahratian « prie le tsar d'accepter en gage de fraternité dans le Christ des Russes et des Arméniens » un ensemble de pierreries, de soieries et surtout un trône de facture arménienne en marqueterie fine. Cette relation privilégiée des négociants arméniens joua probablement un rôle dans le début de la conquête du Caucase à partir du règne de Pierre I^{er} le Grand (1682-1725) et dont la première victoire fut remportée en 1722 sur le littoral de la mer Caspienne. Cette année, débute également la révolte du *mélîk* arménien David Bek – et de ses partisans – qui, jusqu'à sa mort en 1728, va tenter de chasser les Ottomans du Siounik et du Karabagh. Ces négociants furent également de grands mécènes, puisque c'est grâce à eux que le premier livre arménien fut imprimé à Venise en 1511-1512, ce qui fait de l'arménien la dixième langue au monde à avoir été imprimée, à une époque où l'Arménie était sans État. Outre ce mécénat sauvant bien des as-



▲ Portrait en médaillon de Nahapet Agouletsi au début du premier *Commentaires des psaumes de David* écrit en arménien moderne publié à Venise, en 1687.

pects de la culture arménienne, ces négociants ont rêvé durant des générations de la libération de leur peuple et de leur pays, comme en témoigne cette superbe épitaphe du début du XVIII^e siècle :

« Salut ! ô toi qui lis l'épitaphe de la tombe où je dors. Dis-moi les nouvelles, dis-moi la liberté des hommes de ce pays, pour qui j'ai tant pleuré. Dis-moi s'il s'est levé parmi nous un bon gardien qui les dirige et les protège. Car j'ai vainement attendu toute ma vie qu'un bon berger vienne veiller au troupeau dispersé. Moi, Hagop, petit-fils de Chamir, Arménien d'une noble famille dont je tiens le nom. Né en Perse, dans une ville étrangère, à Nor-Djougha, où mes parents reposent à jamais. Le destin m'a conduit dans cette lointaine Malacca, qui gardera mes restes mortels⁵. »

► En 1828, au moment de la conquête russe de la plaine de l'Ararat

Lorsque les Russes conquièrent définitivement la plaine de l'Ararat, la situation est critique. Au milieu des Kurdes, des Turcs et des Iraniens, les Arméniens ne sont plus qu'une minorité de moins de 20 % de la population locale. Seuls le Siounik et le Karabagh étaient encore majoritairement peuplés d'Arméniens.

Cette situation s'explique par les déportations de l'époque de Shah Abbas I^{er} (1588-1629) et du fait que cette plaine, jadis cœur du domaine royal des rois arsacides, fut durant des siècles à la fois un boulevard d'invasion et un champ de batailles. Les troupes russes envoyées par Nicolas I^{er} (1825-1855) entre 1825 et 1827 pour conquérir le Caucase furent partout soutenues et épaulées par les Arméniens de toutes conditions. Des brigades de volontaires arméniens s'organisent même, à partir de 1827, pour venir en aide aux Russes. Le général Paskevitch conquiert la plaine et le massif du Karabagh, ainsi que la plaine de l'Ararat et prend la forteresse d'Erevan, le 1^{er} octobre 1827, ce qui est perçu comme une immense victoire pour les Arméniens. Il continue sa campagne militaire en conquérant l'ouest du Caucase et l'Arménie occidentale jusqu'à Kars et Erzeroum. Et le 10 février 1828, le traité de Turkmanchaï fixe la frontière russo-iranienne sur l'Araxe et concède aux Arméniens vivant en Perse le droit de venir s'établir en Arménie¹.

De l'autre côté de la frontière, les Arméniens de l'Empire ottoman subirent une longue « nuit turque » entre les XVII^e et XIX^e siècles. Après 1828, ils sont plus de 60 000 Arméniens à venir d'Iran en Arménie

orientale, auxquels s'ajoutent près de 100 000 autres qui viennent de l'Empire ottoman après le traité d'Andrinople² (1829), ce qui va permettre de rééquilibrer la démographie en faveur des chrétiens qui, de 18 à 20 % en 1828³, formeront en 1914 la moitié de la population.

Le 20 mars 1828, le tsar crée une « région arménienne » qui réunit les deux khanats d'Erevan et du Nakhitchevan, mais pas les régions du Karabagh, du Lori et du Djavakhk où les Arméniens sont beaucoup plus nombreux, voire majoritaires. Si cet acte administratif constitue une reconnaissance de la présence et de l'héritage arménien, ce texte accorde des droits incontestables aux musulmans. Ces derniers sont ménagés car majoritaires et conservent leur position favorable⁴.

De plus, le 11 mars 1836 fut promulgué un statut de l'Église arménienne qui est dénommée « grégorienne » (issue de saint Grégoire l'Illuminateur) pour la couper de son origine apostolique. Par ce texte, les Arméniens, non reconnus comme un peuple, sont une communauté religieuse, comme dans l'Empire ottoman, depuis le XV^e siècle. L'arménien, n'ayant aucun statut officiel, est seulement comme

une langue liturgique. L'Église arménienne officiellement reconnue peut développer un réseau de paroisses et d'écoles avec un petit séminaire (collège) dans chaque diocèse et un grand séminaire à Etchmiadzin. Mais, elle est étroitement soumise à l'État russe puisque le tsar nomme les évêques. Pire encore, après la mort du catholicos, le concile doit élire deux catholicos et le tsar seul a la liberté de choisir celui qu'il souhaite. Cette tutelle suscita des protestations très larges.

Trône de diamant du tsar Alexis I^{er} Mikhaïlovitch (1645-1676). Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, ce trône a servi pour le couronnement des tsars.



Vue de Tiflis peinte en 1868 par Ivan Aivazovsky (Hovhannes Aïvazian), sur laquelle on observe, à droite, la silhouette d'une église arménienne.

► En 1914, la fin du processus de renaissance culturelle et politique du peuple arménien

Depuis la chute du royaume de Cilicie, en 1375, l'histoire des Arméniens a été jalonnée de tentatives désespérées pour susciter l'intérêt des puissances chrétiennes occidentales vis-à-vis de l'oppression imposée par les puissances musulmanes, turque et iranienne. Au XIX^e siècle, l'annexion de l'Arménie orientale par la Russie, l'éveil des nationalités dans les Balkans, et le renouveau insufflé par des communautés dynamiques de la diaspora (Constantinople, Tiflis, Moscou, Venise) ont créé des conditions favorables à la renaissance (veradznount) arménienne.

Un large mouvement de renouveau culturel et éducatif est enclenché avec l'émergence d'une *intelligentsia* arménienne qui place la culture arménienne dans la modernité tout en explorant ses racines anciennes.

Un réseau d'écoles laïques, y compris pour filles, se met en place dans les provinces, qui modernisent l'instruction aux méthodes éducatives décriées. Ainsi, en 1914, les seules écoles arméniennes scolarisent presque autant d'enfants que toutes les écoles publiques de l'Empire ottoman. Dans un mouvement de démocratisation sans précédent, les écrivains adoptent la langue vernaculaire (ashkharhapar) en lieu et place de l'arménien classique (grapar) que seuls les lettrés et les ecclésiastiques maîtrisent. En 1794, *Aztarar*, la première revue, paraît à Madras (Inde). À la veille du génocide de 1915, plus de 700 titres de journaux paraissent aux quatre coins de l'Arménie orientale comme occidentale, ainsi qu'en diaspora.

À Constantinople, la Constitution de 1863, inspirée de la Constitution française de 1848, marque un début de démocratisation de la vie publique arménienne en mettant fin aux privilèges des seigneurs héréditaires, les Amiras, avec l'élection d'une Assemblée nationale de laïcs issus de la nouvelle bourgeoisie arménienne, chargée de gérer les affaires du *millet* (communauté religieuse) arménien¹. Cependant, les provinces arméniennes restent soumises à l'arbitraire de l'administration, aux massacres réguliers et aux pillages systématiques par certaines tribus kurdes qui restent de plus en plus longtemps sur le plateau arménien avant de retourner (éventuellement) en Mésopotamie en hiver. L'arrivée massive, à partir de 1864, de 500 000 musulmans du Nord-Caucase, fuyant la répression russe, armés et encouragés par la Sublime Porte à terroriser la paysannerie arménienne désarmée, accélère leur migration vers Constantinople et l'étranger².



◀ Sarkis Bey Balian, photographié par les frères Abdullah au moment où Abdul-Hamid II lui a conféré le titre de « Chef des architectes de l'État ».

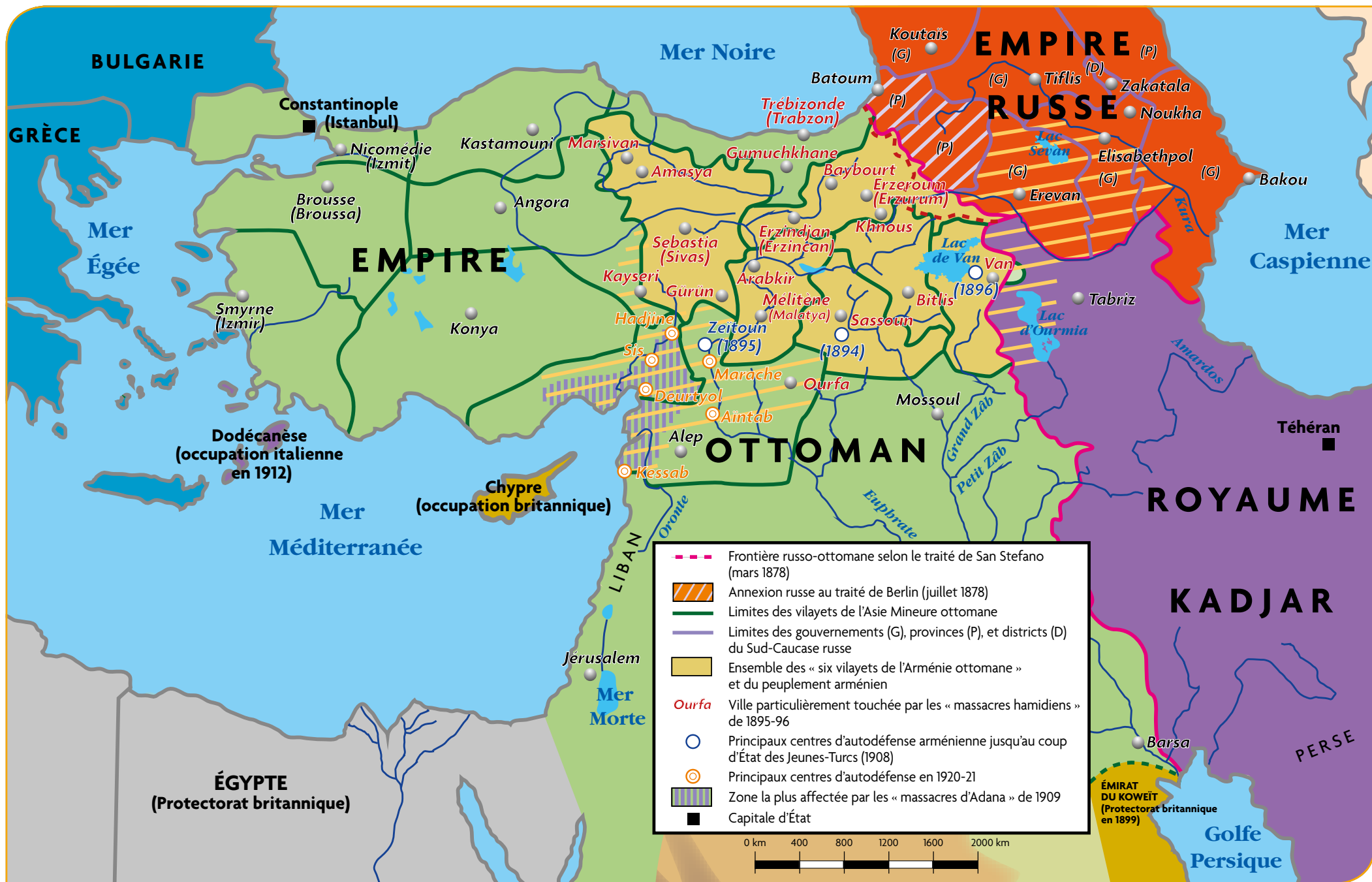
Les espoirs arméniens de voir se réaliser les réformes stipulées par le traité de San Stefano (3 mars 1878) s'envolent avec le traité de Berlin (juin-juillet 1878) qui soumet ces réformes au contrôle des puissances européennes³.

La déception causée par une internationalisation impossible de la cause des Arméniens opprimés donne naissance à une série de mouvements politiques dont certains se transforment en partis révolutionnaires. Les principaux sont les partis Arménagan, démocrate libéral (1885 à Van), Hentchakian, social-démocrate (1887 à Genève) et Dachnaksakan (Fédération révolutionnaire arménienne, 1890 à Tiflis), qui préconisent la libération de la patrie (Yerkir, le Pays) par la lutte armée et l'organisation de l'auto-défense de la paysannerie arménienne de l'Empire ottoman. En dépit des tentatives des Hentchakians de susciter une insurrection générale, le mouvement des « Fédais » reste une guérilla d'auto-défense

circonscrite aux régions à forte densité arménienne, avec quelques opérations publicitaires d'envergure internationale comme la prise de la Banque ottomane (1896), ou l'expédition punitive de Khanassor (1897), contre une tribu kurde responsable de massacres d'Arméniens. En 1894-1896, les premiers massacres de masse organisés par le Sultan Abdul Hamid II (1876-1909) visent à mettre au pas la population arménienne de l'Empire par la destruction généralisée. Ils font 300 000 morts. De nombreux historiens considèrent ces massacres comme un proto-génocide, une sorte de répétition générale avant la solution finale de 1915⁴. Le démantèlement entamé de l'Empire ottoman donne naissance au mouvement « Jeune-Turc », le parti « Union et Progrès », qui projette de renverser la dictature du Sultan, projet auquel la Fédération Révolutionnaire Arménienne (Dachnaksoutioun) s'associe. La Constitution de 1908, proclamée à l'issue de la révolution des officiers turcs, préconise l'égalité entre les citoyens de toutes origines dans un empire modernisé. Les partis politiques arméniens entrent au Parlement ottoman. Mais, en avril 1909, les massacres de Cilicie révèlent les véritables intentions du nouveau pouvoir⁵.

Le peuplement arménien en 1914.





-900

0

1000

2017

► En 1915, au déclenchement du génocide des Arméniens

Les Jeunes-Turcs, arrivés au pouvoir avec un programme de sauvetage de l'Empire, assistent à sa désagrégation avec les guerres des Balkans (1912-1913), et évoluent rapidement vers un projet de création d'un empire turquisé, avec l'islam comme commun dénominateur, et pour perspective d'étendre l'Empire sur l'Asie centrale et ses populations touraniennes, et en premier lieu, les Tatars du Caucase (Azéris). Tel est le point de départ de leur projet génocidaire.

La mutation de leur projet politique, loin du projet égalitaire d'un État multi-ethnique qui avait eu l'adhésion de l'influent parti Fédération Révolutionnaire Arménienne (Dachnaksoutioun), s'opère parallèlement à une dégradation notoire des conditions de vie des populations arméniennes des provinces, soumises à l'insécurité et aux exactions grandissantes. Les mémorandums du Patriarcat adressés au Grand Vizir Mahmud Chevket sont déclinés. Aussi le Patriarcat, avec les forces politiques arméniennes, décide de faire appel à la Russie, à laquelle s'associent rapidement l'Angleterre, la France et l'Allemagne.

Les dirigeants unionistes considèrent cette démarche comme une trahison et accusent les Arméniens de pactiser avec la Russie. Le panturquisme du Comité Union et Progrès (CUP) au pouvoir est désormais une idéologie raciste qui exclut les minorités non musulmanes. Le mouvement arménien d'émancipation, mouvement chrétien dans un environnement musulman hostile, est vu par les dirigeants turcs comme dangereux pour leurs projets de conquête, qu'il convenait de neutraliser par des moyens radicaux, allant jusqu'à l'extermination¹.

En novembre 1914, l'Empire ottoman entre en guerre au côté de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, contre la Russie, la France et la Grande Bretagne. Les Arméniens se trouvent des deux côtés du front turco-russe. D'un côté, quelque 5 000 volontaires arméniens rejoignent l'armée russe, et de l'autre, les Arméniens s'enrôlent dans l'armée ottomane encouragés par le Patriarcat arménien et les dirigeants politiques, qui expriment publiquement leur loyauté à l'État ottoman.

Dès lors, le processus d'extermination programmée est déclenché. Le parti Union et Progrès met en place une organisation spéciale (OS), composée de mercenaires et de repris de justice, qui, dès le début de la guerre, procède à des opérations de nettoyage ethnique dans les régions frontalières. La défaite de

Sarikamish, en janvier 1915, exacerbe encore plus la haine de l'Arménien dans la population musulmane – dont l'adhésion au projet d'extermination des Arméniens sera nécessaire pour l'exécution du génocide².

Puis, viennent le désarmement des soldats arméniens, décrété le 25 février 1915, le remplacement massif des fonctionnaires par d'autres plus prompts à exécuter les ordres d'extermination, le renvoi des fonctionnaires arméniens de l'administration, l'arrestation simultanée des notables et intellectuels arméniens dans la nuit du 24 au 25 avril 1915 dans la capitale et dans la province, le massacre des hommes et la déportation des femmes et enfants dans ces provinces. Pour donner un caractère légal à ce processus, le gouvernement décrète la « loi provisoire sur la déportation des populations suspectes » sous prétexte d'éloigner les Arméniens du front russe. En réalité, c'est l'ensemble des Arméniens de l'Empire ottoman qui sont déportés systématiquement, à l'exclusion de ceux de Constantinople et de Smyrne où la présence des corps diplomatiques étrangers ont

incité les auteurs du génocide à la prudence. Les biens meubles et immeubles des Arméniens sont confisqués. Les Arméniens devaient disparaître non seulement de l'Empire ottoman, mais également des régions voisines, dans l'Azerbaïdjan iranien et au Caucase, où l'armée turque fait des incursions pour les exterminer³.

Un même scénario se reproduit partout : l'ordre de déportation immédiate annoncé, séparation des hommes et des femmes avec les enfants, exécution des hommes dès la sortie des villes et villages. Puis, envoi du reste de la population dans le premier réseau concentrationnaire de l'histoire. Des caravanes de femmes et d'enfants entrent par les villes de province dans ce réseau puis marchent, d'étape en étape en étant soumises aux viols, pillages et massacres, jusqu'à la destination finale, le désert syrien, où la gendarmerie turque se chargeait de les achever si les maladies et la malnutrition n'avaient raison des rescapés. 1,5 million, sur une population totale de 2,3 millions d'Arméniens de l'Empire ottoman, disparaissaient ainsi⁴.

►
Déportation de la population arménienne de la ville de Kharpert par les soldats ottomans, avril 1915.



► En 1920, à la signature du traité de Sèvres

La fin de la Première Guerre mondiale est aussi mouvementée pour l'Arménie que son début. Dès la chute du tsarisme en mars 1917, les 500 000 soldats de l'armée russe abandonnent massivement le front du Caucase, laissant la défense de ce dernier aux 32 000 soldats arméniens mis sous le commandement du général Nazarbekian en juillet 1917 face à une armée ottomane offensive. Deux ans après le génocide, il s'agissait pour les forces arméniennes de protéger les rescapés arméniens de l'anéantissement total.

Par le traité de Brest-Litovsk signé avec la Turquie en mars 1918, Lénine cède aux Turcs les territoires annexés par la Russie en 1878, Kars, Ardahan, ainsi que Batoum. Devant l'offensive turque, le Parlement transcaucasien (Arméniens, Géorgiens et Tatars), le SEIM, explose du fait des intérêts contradictoires, cédant sa place à l'éphémère République démocratique fédérative de Transcaucasie le 22 avril 1918. Dans les jours suivants, les Turcs occupent Kars, poursuivent leur offensive en occupant Alexandropol (actuellement Gumri) et marchent sur Erevan. Et c'est un homme providentiel, Aram Manoukian (1879-1919), célèbre fédai organisateur de l'autodéfense puis gouverneur de Van en 1915, qui prend les rennes de la défense nationale, tout en jetant les fondements d'un gouvernement arménien, avant même la déclaration de l'indépendance. Aram Manoukian est considéré comme le véritable père de l'indépendance de l'Arménie. Face à l'avancée de l'armée turque, trois batailles décisives marquent la victoire inespérée des Arméniens : Sardarapat, Bach-Aparan et Karakilissé.

Le 28 mai 1918, la République arménienne (1918-1920) naît du chaos dans des conditions apocalyptiques : pendant les six premiers mois, 400 000 réfugiés fuyant le génocide et la guerre arrivent à Erevan, près de 180 000 meurent de famine, de misère et des épidémies.

Mais, c'est la résurrection d'un État arménien disparu depuis le XIV^e siècle. Dans des conditions dramatiques, la République donne le droit de vote aux femmes, institue le suffrage universel, la journée de 8 heures, fonde la première université arménienne à Alexandropol et adopte l'arménien comme langue officielle.

Après le traité de Batoum du 4 juin 1918, par lequel il reconnaît la République arménienne, l'Empire ottoman vaincu signe l'armistice de Moudros le 30 octobre 1918, à la suite duquel les Turcs évacuent



Alexandropol, le Nakhitchevan, Kars et Ardahan ; ces derniers sont annexés à l'Arménie qui passe de 10 000 à 46 000 km². Constantinople est occupé par les Alliés qui arrêtent nombre d'Unionistes responsables du génocide des Arméniens ; ces derniers seront jugés par trois cours martiales qui prononcent des condamnations par contumace, dont celles de Talaat, Enver, Djemal, Behaeddin Chakir et autres responsables génocidaires.

Les procès seront interrompus le 13 janvier 1921 avec les victoires des forces kémalistes. En effet,

◀ Premier monument de commémoration du génocide des Arméniens, érigé place Taksim, à Constantinople en 1919 et détruit par les kémalistes en 1922.

l'officier turc Mustapha Kémal prend la tête d'une insurrection armée contre à la fois les occupants étrangers, le gouvernement ottoman, les Arméniens et les Grecs. Kémal se réclame d'une mission de reconquête des provinces anatoliennes et du plateau arménien par la « Grande Assemblée nationale turque », un organe illégitime mis en place en 1919. Durant les deux années de son existence, la République d'Arménie est contrainte de défendre à la fois militairement et diplomatiquement ses frontières menacées. Une délégation présidée par Avetis Aharonian présente à la Conférence de la Paix de Paris les revendications des frontières de l'Arménie à partir de celles de la République. Une autre délégation dirigée par Boghos Noubar Pacha, représentant les Arméniens occidentaux, tente de faire valider auprès des Alliés victorieux le projet d'un foyer national arménien en Cilicie. Les deux délégations tentent de coordonner leurs actions pour une Arménie orientale et occidentale réunie. En signant le traité de Sèvres, le 10 août 1920, la Turquie reconnaît, à l'instar des autres puissances signataires, l'Arménie comme un État libre et indépendant.



La sentence arbitrale du président Wilson arrive trop tard : les forces de Mustapha Kémal ont déjà occupé Kars le 30 octobre, puis Alexandropol le 7 novembre 1920, précipitant la démission du gouvernement arménien.

Auparavant, les 25-26 avril 1920, les puissances alliées avaient demandé au président américain W. Wilson d'accepter un mandat sur l'Arménie, et de définir la frontière turco-arménienne par une sentence arbitrale. L'article 89 du traité de Sèvres a réitéré cette demande, au nom des signataires, dont l'Arménie et la Turquie. Le mandat du président Wilson a été rejeté par le Congrès américain, mais le Président a rendu sa sentence arbitrale le 22 novembre 1920, accordant à la République d'Arménie les régions de Van, Bitlis, Erzeroum et Trabzon, au total, 103 600 km². Historiquement, cette sentence arrive trop tard car les Bolcheviks entrent en Arménie – sonnant ainsi le glas de l'indépendance – quelques jours après sa signature. Cependant, en droit international, une sentence arbitrale étant définitive, irrévocable et obligatoire, celle du président Wilson garde toujours sa valeur juridique.

1920-1991 L'Arménie soviétique

L'Arménie échoue là où Mustapha Kémal réussit : l'alliance avec les Bolcheviks russes. Bien au contraire, rongée par l'absence de ressources et une propagande communiste jusque dans les rangs de sa propre armée, elle est prise en tenaille entre l'armée turque qui avance, et la onzième armée rouge à sa frontière. Une révolte dans le nord du pays soutenue par les cheminots russes avait déjà été durement réprimée le 1^{er} mai.

Un « Comité révolutionnaire » arménien, arrivant de Bakou à Idjévan, envoie le « salut du prolétariat d'Arménie » à l'envahisseur turc, et appelle l'armée rouge « fraternelle » à intervenir en Arménie¹. Le 29 novembre, est proclamé le pouvoir soviétique en Arménie.

En démissionnant le 2 décembre 1920, le gouvernement dachnak de Simon Vratsian transmet le pouvoir aux Bolcheviks, signe un accord avec Boris Legran, le délégué de Moscou, portant sur la formation d'un gouvernement de coalition avec les Bolcheviks, qui ne verra jamais le jour.

Le même jour, alors que le pouvoir est déjà dans les mains des Communistes, une délégation du gouvernement démissionnaire signe le traité d'Alexandropol portant sur la perte des territoires octroyés par le traité de Sèvres.



▲
Mémorial du génocide des Arméniens de Dzidzernagapert (Erevan) construit entre 1966 et 1968, sans aucune inscription ou rappel des événements sur l'ensemble du site.

Trois traités successifs, ceux d'Alexandropol (2 décembre 1920), de Moscou (16 mars 1921) et de Kars (13 novembre 1921) portent sur la cession à la Turquie des territoires octroyés à l'Arménie par le traité de Sèvres : Kars, Ardahan, Artvin et Sourmalou – comprenant le mont Ararat. En droit international, la légalité de ces traités est contestable en raison du caractère illégitime des signataires : tous trois sont signés par les représentants du mouvement non reconnu de Mustapha Kémal, qui ne regroupe en fait que des insurgés contre le pouvoir central turc, et des partenaires ne représentant pas un État souverain.

Démantèlement de la première République

La soviétisation de l'Arménie, le 29 novembre 1920, est la conséquence de l'alliance des Bolcheviks avec Mustapha Kémal dans la guerre turco-arménienne, alliance scellée par la livraison d'armes et d'or par les Russes à l'armée turque ; en venant à son secours,

Lénine nourrissait l'espoir de s'assurer l'aide du nouvel homme fort de la Turquie dans l'expansion de la révolution rouge aux Musulmans d'Asie centrale. Dans les faits, Kémal obtient ainsi des moyens financiers, militaires et politiques – l'autorisation des Russes à dépecer l'Arménie et à chasser les forces occidentales de l'Anatolie et du plateau arménien. Avec l'accord d'Angora le 20 octobre 1921, par lequel la France renonçait à sa promesse d'un foyer national arménien en bordure de la Méditerranée, en Cilicie, la soviétisation de l'Arménie sonne le glas d'une Arménie indépendante et réunifiée².

À Erevan, les Communistes prennent le pouvoir et instaurent d'emblée un régime de terreur. La Tcheka, la police politique, et les tribunaux révolutionnaires engagent une vaste opération de purges : « arrestation des opposants, déportation des officiers de l'armée arménienne, règlements de compte, réquisition des vivres et biens de première nécessité auprès d'une population affamée³ ». L'insurrection du 18 février 1921 des paysans, dirigée par le

Dachnaksoutioun fait fuir les Bolcheviks une première fois avant le retour victorieux de l'Armée rouge le 2 avril, qui instaure le régime communiste dirigé par le révolutionnaire Alexandre Miasnikian.

Le démembrement de l'Arménie se poursuit :

- 1921, l'Akhalkalak (72 % d'Arméniens) est attribué à la Géorgie ;
- 1923, le Nakhitchévan (50 % d'Arméniens) et le Haut-Karabagh (95 % d'Arméniens) sont placés sous protectorat de la République socialiste soviétique d'Azerbaïdjan.

Seul reste le Zanguézour où des fédais comme Njeh mènent une guérilla contre l'armée rouge et les Tatars. Ces derniers prendront le nom d'Azerbaïdjanais une décennie plus tard.

La soviétisation de la société

La soviétisation se fait dans la brutalité. Les paysans arméniens opposent une résistance farouche à la collectivisation : près de 25 000 d'entre eux seront déportés en Sibérie en 1929-1930⁴. Le pouvoir s'attaque aux deux piliers susceptibles de constituer le socle d'une résistance contre les idées révolutionnaires : la famille et l'Église.

La politique familiale importée de Moscou s'attaque aux codes traditionnels de la famille, comme aux relations intrafamiliales, suscitant ainsi un vif rejet dans cette société encore majoritairement rurale.

Pour supplanter l'Église apostolique, le pouvoir crée l'« Église vivante », croyants et ecclésiastiques sont humiliés et intimidés parallèlement à l'enseignement généralisé de l'athéisme. Les églises sont détruites ou désaffectées. Le catholicos Khoren I^{er} est assassiné en avril 1938, le clergé décimé, les intellectuels traqués, persécutés.

Au total, les répressions staliniennes feront 300 000 victimes entre 1926 et 1953, avec un répit pendant la Seconde Guerre mondiale, qui fut marquée par un lourd bilan humain (600 000 mobilisés sur une population de 1 320 000 personnes et 250 000 victimes⁵) ; la démographie catastrophique de l'Arménie

est partiellement renflouée par un mouvement de rapatriement de 100 000 Arméniens de la Diaspora, en 1947 (dont 7 000 de France).

Le développement du système éducatif assorti de la création d'une infrastructure culturelle furent le succès des premières années du régime, suscitant l'adhésion de l'ensemble de la société.

L'étai du régime se desserre

Après la mort de Staline, l'étai du régime se desserre quelque temps. L'Arménie se dote d'une infrastructure industrielle ; des centrales thermiques au gaz et la centrale nucléaire de Metsamor sont créées. L'urbanisation, la hausse du niveau de l'éducation permettent un certain développement. Cependant, l'économie arménienne dépend des autres républiques pour ses approvisionnements et ses débouchés, phénomène qui contribuera à la récession économique drastique lors de l'éclatement de l'URSS en 1991.

Peu à peu, l'idée nationale refait surface, tolérée par Moscou, et portée par des dirigeants locaux qui allient l'intérêt de l'Arménie à la dialectique communiste. De 1959 à 1989, en 30 ans, la population double et atteint 3 300 000 habitants. C'est dans ces années également qu'un mouvement de contestation grandit. On note la répression de la grande manifestation spontanée du cinquantenaire du génocide en 1965, suivie d'une purge de la direction du Parti Communiste local. Toutefois, l'autorisation de construction du monument du génocide de Dzidzernagapert est accordée.

Le conflit du Haut-Karabagh et la fin du communisme

Les réformes de Gorbatchev, de 1985-1986, créent le terrain favorable à l'émergence des revendications : le 20 février 1988, le Soviet du Haut-Karabagh vote son rattachement à l'Arménie au nom du droit à l'autodétermination, soulevant des manifestations massives de soutien dans les rues de Stepanakert

et d'Erevan. L'Azerbaïdjan réagit par des pogroms à l'encontre d'Arméniens d'abord à Soumgaït, ensuite à Kirovabad, par la suite à Bakou, et dans une dizaine de localités où la chasse à l'Arménien ravive le souvenir des massacres sur des Arméniens datant seulement de quelques décennies. Le blocus de l'Arménie déstructure l'économie construite sur le modèle soviétique d'interdépendance.

En Arménie, le Comité Karabagh se transforme progressivement en groupe de pression pour l'indépendance suivant le modèle des Fronts populaires des pays baltes. Après l'emprisonnement des 11 membres du Comité, au lendemain du séisme meurtrier du 7 décembre 1988 à Léninakan (actuellement Gumri) et Spitak, le Comité accède légalement au pouvoir en 1990 lors d'élections législatives libres. Le 21 septembre 1991, la population plébiscite l'indépendance par un référendum historique.

Le 7 décembre 1988, un séisme de 6,9 sur l'échelle de Richter dévaste la région de Spitak, en Arménie. Entre 25 000 et 30 000 personnes sont mortes et 530 000 sont sans-abri.



► En 2017, une génération après l'indépendance de la République d'Arménie

Avec l'indépendance, une nouvelle ère s'ouvre.

La tâche est immense, voire impossible : réussir la transition économique et démocratique, créer une armée nationale, des institutions régaliennes.

Tout cela dans un contexte de guerre, de pénurie de ressources, sous le blocus de la Turquie ajouté à celui de l'Azerbaïdjan, dans un pays dévasté par le séisme de décembre 1988¹. Dès son élection, le président Levon Ter-Petrossian établit des relations étroites avec la Russie tout en s'ouvrant à l'Occident. L'Arménie rejoint la CEI, signe le traité de sécurité collective avec la Russie² et, plus récemment, se rattache à l'Union économique eurasiatique.

Le 2 septembre 1991, le Haut-Karabagh avait déjà déclaré son indépendance (République d'Artsakh) à la suite de celle de l'Azerbaïdjan. Ce dernier déclenche ouvertement les hostilités en bombardant les habitations arméniennes du Karabagh encerclées et coupées du monde. Dès avril-mai 1992, les forces arméniennes enregistrent des victoires importantes d'abord par la conquête de Chouchi, suivie par celle de Latchine reliant l'Artsakh à l'Arménie. Un processus de paix se met en place sous l'égide de l'OSCE (Organisation pour la Sécurité et la Coopération en Europe), confié au Groupe de Minsk³. Au printemps 1993, Askéran, Kelbadjar, Aghdam et Fizouli dans le Bas-Karabagh tombent sous le contrôle des forces arméniennes. L'Azerbaïdjan vaincu signe en mai 1994

Erevan, vue aérienne de la place de la République.



à Bichkek un cessez-le-feu tripartite avec l'Arménie et le Haut-Karabagh, en vigueur à ce jour, bien que violé quotidiennement par l'Azerbaïdjan⁴.

Levon Ter Petrossian est poussé par ses pairs à la démission, et sera supplanté par son Premier ministre et ancien homme fort du Karabagh, Robert Kotcharian élu président le 30 mars 1998. Le 27 octobre 1999, en séance plénière du Parlement, un commando abat le président du Parlement Karen Demirdjian, le Premier ministre Vazguen Sarkissian, ainsi que plusieurs députés.

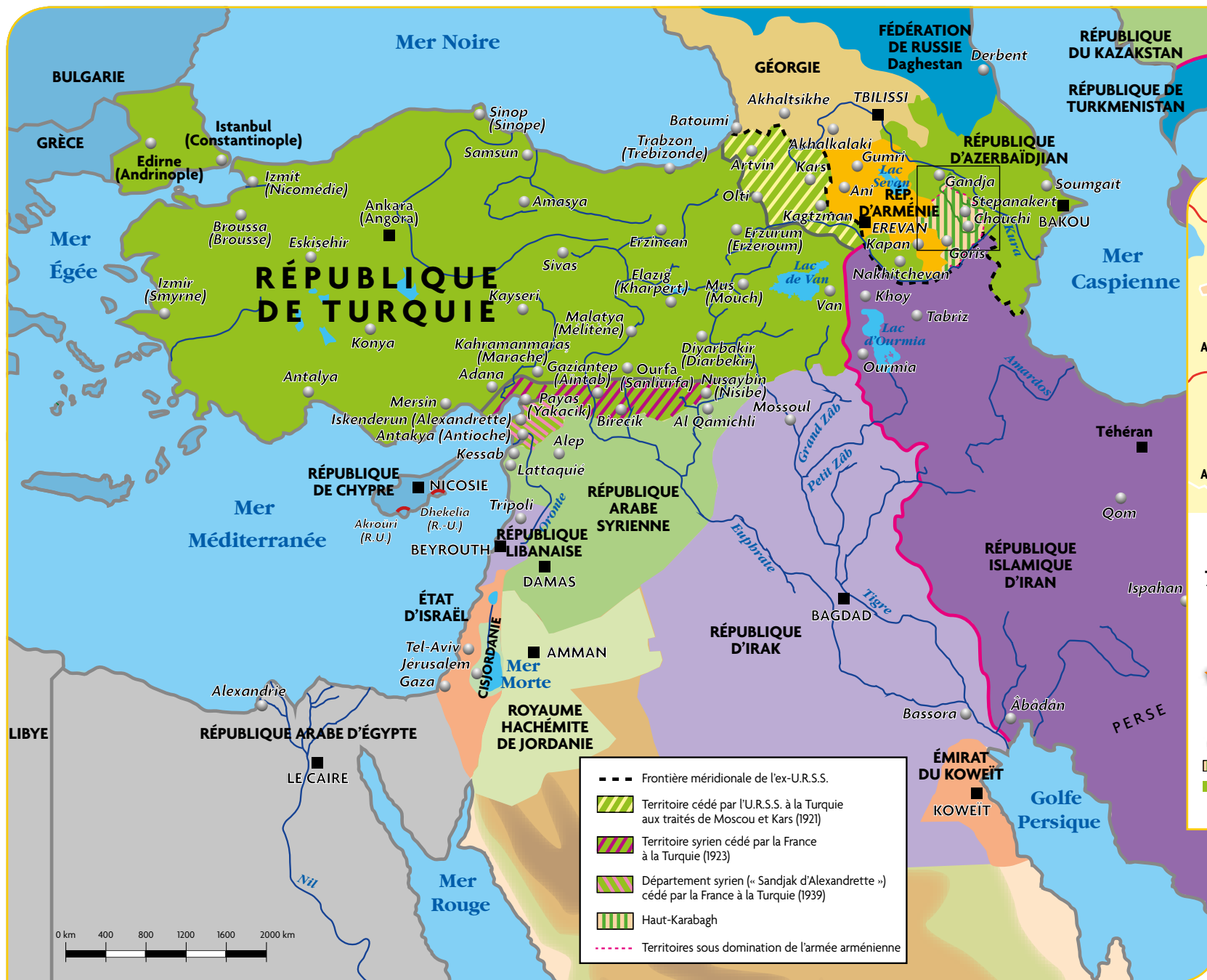
Avec l'accession au pouvoir du président Robert Kotcharian, on assiste, à la fois, au renforcement des positions de l'Arménie dans les négociations du Karabagh et à une polarisation accrue de la société arménienne. La fuite des cerveaux et l'émigration massive de la population se poursuit.



Discours inaugural de Levon Ter Petrossian premier président de l'Arménie indépendante.

Depuis les « années Ter Petrossian », la vie politique peine à adopter des règles démocratiques : interdiction du parti Dachnak en 1994, partis se faisant et se défaisant autour d'un leader puis passant sous la tutelle d'un autre, clans économiques oligarchiques, collusion entre les pouvoirs, élections contestées⁵... Homme fort du régime, Serge Sarkissian succède à Robert Kotcharian en février 2008. Son élection suscite des émeutes vite réprimées dans le sang. En 2009, Serge Sarkissian tente une réconciliation avec la Turquie, soutenue aussi bien par la Russie que par l'Occident ; contestés dans les deux camps, les protocoles ne sont pas ratifiés et la tentative aura échoué.

Réélu en 2013, Serge Sarkissian fait entrer l'Arménie dans l'Union économique eurasiatique, après plusieurs années de négociations pour un accord de coopération avec l'Union Européenne. En décembre 2015, un référendum est adopté portant sur l'institution d'un régime parlementaire en Arménie.



► Notes

Page 10 :

L'ouvrage de référence sur cette période est :
Piotrovsky, 1970.

- 1 CTU, I, 2008, A 8-1, l. 15-17, p. 327-328.
- 2 *Relation de la huitième campagne de Sargon*, éd.-trad. Thureau-Dangin, 1912, l. 136, p. 25.
- 3 Variante de traduction : « pasteur admirable ».
- 4 Cité dans Piotrovsky, 1970, p. 51.

Page 12 :

L'ouvrage de référence sur cette période est :
Inscriptions achéménides, éd.-trad. Lecoq, 1997.

- 1 Hérodote, *Enquête*, I, 73-74.
- 2 Hérodote, *Enquête*, I, 123-130.
- 3 Xénophon, *Cyropédie*, II, 4 et III, 1.
- 4 *Inscriptions achéménides*, éd.-trad. Lecoq 1997, p. 206.
- 5 Justin, *Histoire philippique*, livre X chapitre 3.
- 6 Arrien, *Anabase*, III, 8,5 et 11, 7 ; Quinte-Curce, III, 2, 5 ; IV 12, 10 et 12.
- 7 Strabon, *Géographie*, XI, 14, 9.

Page 14 :

- 1 Strabon, *Géographie*, XI, 14, 9.
- 2 Diodore de Sicile, XIX, 23, 4 ; Polyène, IV, 8, 3 et l'inscription de Nemrud Dagh ainsi que l'étude sur la dynastie orontide, Facella, 2006.
- 3 Arrien, *Anabase*, III, 16, 5 ; Quinte-Curce, V, 1, 44 ; Plutarque, *Eumène*, 6 et 8.
- 4 Polyène, IV, 17 ; Strabon, *Géographie*, XIV, 2, 29.
- 5 Chaumont, 1993.

Page 16 :

Les ouvrages de référence sur cette période sont :
Manantian, 1963, *Manassérián*, 2007 et, pour l'ensemble de l'histoire de la dynastie artaxiade, *Yevadian*, 2007.

- 1 Strabon, *Géographie*, XI, 14, 15.
- 2 Strabon, *Géographie*, XI, 14, 15.
- 3 Strabon, *Géographie*, XI, 14, 15 et XI, 5, 2 ; Appien, *Guerres syriennes*, 48 ; Justin, XI, 1 et Eutrope, VI, 7.
- 4 Appien, *Guerres syriennes*, 48.
- 5 Strabon, *Géographie*, XI, 14, 15 ; Appien, *Guerres mithridatiques*, 67 ; Eutrope, VI, 7.
- 6 Cf. Yevadian, 2013, p. 127-129.
- 7 Dion Cassius, *Histoire romaine*, XXXVI, 50.

Page 18 :

L'ouvrage de référence sur cette période est :
Boulnois, 2001.

- 1 Boulnois, 2001, p. 48-49.
- 2 Boulnois, 2001, p. 129-136.
- 3 Boulnois, 2001, p. 251.
- 4 Strabon, *Géographie*, XI, XIV, 4.
- 5 La question de l'itinéraire de Barthélemy serait à reconsidérer si la réévaluation actuelle des *Actes de Thomas* se confirmait. Ce point reste donc ouvert.
- 6 Dans notre étude de 2007, nous avons suivi l'interprétation traditionnelle sur la ville d'Albanopolis en la situant en Petite-Arménie, Yevadian, 2007, p. 222-224. Puis la réévaluation menée depuis nous a amenés à reconsidérer la question et à noter que l'historien grec Ptolémée mentionne les villes d'Albanopolis et d'Arabion citées dans les diverses sources dans le sud du Caucase. Cela nous amène à penser que c'est cette ville-là qui fut le lieu du martyre de l'apôtre.

Page 20 :

L'ouvrage de référence sur cette période est :
Yevadian, 2007.

- 1 Tacite, *Annales*, XV, 27-31 et Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXII, 19-21.
- 2 Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXIII, 4.
- 3 Suétone, *Vie de Néron*, c. XIII.
- 4 Suétone, *Vie de Claude*, c. XXV.
- 5 Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXIII, 6.
- 6 Yevadian, 2008, p. 298.

Page 22 :

L'ouvrage de référence sur cette période est :
Yevadian, 2008.

- 1 Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, II, 8, cité dans Yevadian, 2008, p. 199, avec analyse.
- 2 Eutrope, *Abrégé de l'histoire romaine*, IX, 24 ; Aurelius Victor, *Livre des Césars*, XXXIX, 33-34 ; Lactance, *Sur la mort des persécuteurs*, IX, 5, avec analyse dans Yevadian, 2008, p. 417-420.
- 3 Eutrope, *Abrégé de l'histoire romaine*, IX, 25 ; Aurelius Victor, *Livre des Césars*, XXXIX, 35-36 ; Festus Rufus, *Abrégé des hauts faits du peuple romain*, 14,4 et 25, 1-3, avec analyse dans Yevadian, 2008, p. 417-420.
- 4 Agathange arménien (Aa), § 838, 840 et 845.



▲
Tapis arménien très proche de celui de la toile de Ghirlandajo.

- 5** Aa, 838, 845-846 et 856, avec analyse dans Yevadian, 2008, p. 425-426.
- 6** Aa, 837, avec analyse dans Yevadian, 2008, p. 421-422.
- 7** Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, IX, 8, 2.
- 8** Aa 862, puis 884-885, avec analyse dans Yevadian, 2008, p. 444-448.
- 9** Aa 872-876 et Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, IV, 8-13, avec analyse dans Yevadian, 2008, p. 86-92 et 449-454.
- 10** Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, II, 8, cité dans Yevadian, 2008, p. 199, avec analyse.
- 11** Sur ce mouvement général, voir Tchouhadjian, 2011 ; sur Servatius, Khayiguian – Yevadian, 2012 et sur Grégoire de Tallard, Yevadian, 2011.

Page 24 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : *Garsoian*, 1999 et pour l'architecture *Hasratian*, 2010 et *Donabédian*, 2008.

- 1** Deux lettres furent ajoutées à l'époque des croisades pour transcrire les noms français.
- 2** *Revue Franco-étrangère*, 1917, cité dans Yevadian, 2006, p. 20.
- 3** *Revue Franco-étrangère*, 1917, cité dans Yevadian, 2006, p. 20.

Page 26 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : *Ter-Ghevondian*, 1976.

- 1** Ibn Hawqal cité dans Yevadian 2006, p. 76-77.
- 2** Ibn Hawqal cité dans Yevadian 2006, p. 76.

Page 28 :

- 1** Il est en tout cas formellement désigné comme roi dans une inscription à Karin, en 879, Mahé, 2012, p. 122.
- 2** Dorfmann-Lazarev, 2004, p. 55-95.
- 3** Cf. Settipani, 2006.
- 4** Adontz, 1965.

Page 30 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : *Mutafian*, 2012.

- 1** Danielle Régner-Bohler, *Croisades et Pèlerinages*, Robert Lafont, 1997, p. 572-573.
- 2** Marco Polo, trad. A. T'Serstevens, *Le livre de Marco Polo*, Paris, A. Michel, 1955, p. 73-74, cité dans Yevadian, 2006, p. 80.
- 3** Runciman, 1952, p. 291, cité dans Yevadian, 2006, p. 92.

Page 32 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : *L'histoire générale de Timour Leng et de ses successeurs* de Thomas de Metzop, édité par L. Khatchikian parue à Erevan en 1999.

- 1** Khatchikian, 1950, I, p. 618, 621, 627-628.
- 2** Kehren, 1990, p. 151-153.
- 3** Thomas de Metzop, *Histoire*, p. 119.
- 4** Khatchikian, 1958, II, n° 97.
- 5** Thomas de Metzop, *Histoire*, p. 204 et Khatchikian, 1958, I, n° 135, 211, 514 et 739a ; t. II, n° 474.

Page 34 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : *L'histoire d'Arakel de Tabriz*, dont l'édition critique, préparée par L. A. Khanlaryan, est parue en 1990 à Erevan et traduite en anglais par Bournoutian en 2005 et 2006.

- 1** Cf. Yevadian, 2010.
- 2** Cf. Necipoghlu, 2005.
- 3** John Cartwright, *Voyages*, t. 8, 1905, p. 50.
- 4** Arakel de Tabriz, *Histoires*, chapitre 7.
- 5** Arakel de Tabriz, *Histoires*, chapitre 4.
- 6** Arakel de Tabriz, *Histoires*, chapitres 4-5.
- 7** Belchior dos Anjos, *Relation des guerres que le Chah fit au Turc...*, éd.-trad. R. Gulbenkian, Estudos Históricos, 1995, t. II, p. 135-136.
- 8** Arakel de Tabriz, *Histoires*, chapitre 4.
- 9** Arakel de Tabriz, *Histoires*, chapitre 5.

Page 36 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : *Aslanian*, 2011.

- 1** Emmanuel Kant, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique*, VII, 322, *Œuvres complètes*, éd. Jalabert, Paris, Pléiade, 1986, p. 1131-1132.
- 2** Quiason, 1966, p. 88-89.
- 3** Siranossian - Yevadian, 2014, I, p. 327.
- 4** Mesrop Seth, *Armenians in India*.
- 5** Macler, 1929, p. 38.

Page 38 :

- 1** Hurewitz, 1956, n° 10.
- 2** Noradounghian, 1903, II, n° 53, p. 166-173.
- 3** Bournoutian, 1992, p. 59.
- 4** Bournoutian, 1998, n° 5, 11, et 14.

Page 40 :

- 1** Anaid Ter-Minassian, dans Dédéyan, 2007, p. 493.

- 2** Akçam, 2006, p. 99.
- 3** Dadrian, 1996, p. 196-207.
- 4** Anaid Ter-Minassian, dans Dédéyan, 2007, p. 502-510.
- 5** Ternon, 1996, p. 109-223 et Dadrian, 1996, p. 217-222, ainsi que le tome 3 de la *Revue d'Histoire Arménienne Contemporaine* consacré à la Cilicie et le récit de Zabel Essayan, *Dans les ruines : les massacres d'Adana*, 1909, traduit de l'arménien par Léon Ketcheyan ; postface de Gérard Chaliand, Paris, Libretto, DL 2015, 323 pages.

Page 42 :

L'ouvrage de référence sur cette période est : *Kévorkian* 2006.

- 1** Dadrian, 1996, p. 301-305
- 2** Akçam, 2006, p. 139-140.

- 3** Dadrian, 1996, p. 349-358.
- 4** Sur le système concentrationnaire turc durant le génocide des Arméniens, cf. Kévorkian 2006.

Page 46 :

- 1** Alem, 1959, p. 73.
- 2** Mouradian, 1996, p. 75.
- 3** Mouradian, 1990, p. 35.
- 4** Mouradian, 1996, p. 71-72.
- 5** Khatchatryan, 2005, p. 9-25.

Page 48 :

- 1** Mahé, 2005, p. 122.
- 2** Mouradian, 1996, p. 109.
- 3** Dédéyan, 2007, p. 720.
- 4** Tchoboian, 2016, p. 6-8.
- 5** Mouradian, 1996, p. 106.



Madone
de Domenico Ghirlandajo
(1449-1494).

► Bibliographie

Bibliographie générale

Adontz, 1946 = Adontz Nicolas, *Histoire d'Arménie des origines, du X^e au VI^e siècle av. J.-C.*, Paris, 1946.

Adontz, 1965 = Adontz Nicolas, *Études arméno-byzantines, (recueil d'articles)*, Lisbonne, Fondation C. Gulbenkian, 1965.

Alem, 1959 = Alem Jean-Pierre, *L'Arménie*, Paris, Presses universitaires de France, « Que sais-je ? n° 851 », 1959.

Aslanian, 2011 = Aslanian Sebouh, *From the Indian Ocean to the Mediterranean, The Global Trade Networks of Armenian Merchants from New Julfa*, Berkeley, University of California Press, 2011.

Boulnois, 2001 = Boulnois Lucette, *La Route de la soie, Dieux, guerriers et marchands*, Genève, Olizane, 2001.

Bournoutian, 1992 = Bournoutian George, *The Khanate of Erevan under Qajar Rule (1795-1828)*, New York, Mazda Publishers, 1992.

Bournoutian, 1998 = Bournoutian George, *Russia and the Armenians of Transcaucasia*, Mazda Press, Costa Mesa, 1998.

Chaumont, 1993 = Chaumont Marie-Louise, « Fondations séleucides en Arménie méridionale », *Syria*, 1993, 70, 3-4.

CTU, 2008 = Mirjo Salvini, *Corpus dei testi urartei. Le iscrizioni su pietra e roccia*, I : Texte, 653 pages ; II : Thesaurus. 504 pages ; III : Album de planches photographiques.

Dédéyan, 2007 = Dédéyan Gérard, *Histoire du peuple arménien*, dir. Gérard Dédéyan, Toulouse, 1982, rééd. 2007.

Donabédian, 2008 = Donabédian Patrick, *L'âge d'or de l'architecture arménienne*, Préface par Jean-Pierre Sodini, Parenthèses, Librairie de l'architecture et de la ville, 2008, 336 pages.

Dorfmann-Lazarev, 2004 = Dorfmann-Lazarev Igor, *Arméniens et Byzantins à l'époque de Phostius : deux débats théologiques après le triomphe de l'orthodoxie*, Louvain, Peeters, CSCO, 609, Sub. 117, 2004.

Facella, 2006 = Facella Margherita, *La dinastia degli Orontidi nella Commagene ellenistico-romana*, Pisa, Giardini Editori, Studi Ellenistici, XVII, collana diretta da Biagio Virgilio, 2006.

Garsoïan, 1999 = Garsoïan Nina G., *L'Église arménienne et le grand Schisme d'Orient*, CSCO, Vol. 574, subsidia, t. 100, Louvain, 1999.

Grousset, 1947-1994 = Grousset René, *Histoire de l'Arménie*, Paris, 1947, rééd. 1994.

Hasratian, 2010 = Hasratian Mourad, *Histoire de l'architecture arménienne des origines à nos jours*, Lyon, Sources d'Arménie, 2010.

Hewsen, 2001 = Hewsen Robert H., *Armenia, A Historical Atlas*, University of Chicago Press, 2001.

Hurewitz, 1956 = Hurewitz Jacob, *Diplomacy in the Near East*, A Documentary Record 1535-1956, Princeton, 1956.

Inscriptions achéménides, éd.-trad. Lecoq, 1997 = Lecoq Pierre, *Les inscriptions de la Perse achéménide*, Paris, Gallimard, « L'aube des peuples », 1997.

Kehren, 1990 = Kehren Lucien, *La route de Samarkand au temps de Tamerlan*, Paris, Imprimerie nationale, 1990.

Khatchatryan, 2005 = Khatchatryan Gohar, « Participation of the Armenian People in the Great Patriotic War », *Historical-Philological Journal*, 2005, n°3, p 9-25.

Khatchikian, 1950 = Khatchikian Levon, *Colophons des manuscrits arméniens*, XIV^e siècle, Erevan, 1950.

Khatchikian, 1958 = Khatchikian Levon, *Colophons des manuscrits arméniens*, XV^e siècle, Erevan, 1958.

Laurent, 1980 = Laurent Joseph, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam depuis la conquête arabe jusqu'en 886*, rééd. de Marius Canard, Lisbonne, Fondation C. Gulbenkian, « Bibliothèque arménienne », 1980.

Macler, 1929 = Macler Frédéric, *Trois conférences sur l'Arménie faites à la Fondation Carol I^{er} à Bucarest*, Paris, P. Geuthner, 1929.

Mahé, 2005 = Mahé Annie et Jean-Pierre, *L'Arménie à l'épreuve des siècles*, Paris, Gallimard, collection Découvertes Gallimard n° 464, 2005.

Manantian, 1963 = Manantian Hagop, *Tigrane II et Rome, nouveaux éclaircissements à la lumière des sources originales*, Lisbonne, Fondation Calouste Gulbenkian, 1963.

Manasserian, 1997 = Manasserian Roupen, *L'Arménie d'Artawades à Tiridate le Grand*, Paris, Arek, 1997, en arménien.

Manasserian, 2007 = Manasserian Roupen, *Tigrane le Grand, la lutte de l'Arménie contre Rome et le royaume parthe*, Erevan, Lousakn, 2007, en arménien.

Marseille, 2010 = Patrick Donabédian et Claude Mutaïan (dir.), *Les douze capitales d'Arménie*, Marseille, Sogomy, coédité avec la Maison arménienne de la Jeunesse et de la Culture de Marseille, Exposition à la Maison arménienne de la Jeunesse et de la Culture de Marseille du 4 mars au 4 mai 2010.

Morgan, 1981 = Morgan Jacques de, *Histoire du peuple arménien*, préface par Gustave Schlumberger, Paris, Berger-Levrault, 1919 ; réédition avec préface et présentation de Constant Vautravers et Edmond Khayadjian, Marseille, Académie de Marseille, 1981.

Mouradian, 1990 = Mouradian Claire, *De Staline à Gorbatchev : histoire d'une république soviétique, l'Arménie*, Paris, Ramsay, 1990.

Mouradian, 1996 = Mouradian Claire, *L'Arménie*, Paris, PUF (Presses Universitaires de France), Collection Que sais-je ?, n° 851, 1996.

Movsisyan, 1992 = Movsisyan Artak, *L'état antique arménien d'Aratta*, Erevan, Éditions Mikael Varandian, 1992, en arménien.

Movsisyan, 2006 = Movsisyan Artak, *Le plateau sacré, l'Arménie dans les notions sacrées anciennes de l'Asie antérieure*, Erevan-Aix en Provence, Université de Erevan, 2006.

Mutaïan, 2012 = Mutaïan Claude, *L'Arménie du Levant (XI^e-XIV^e siècles)*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

Noradounghian, 1903 = Noradounghian Gabriel, *Recueil d'actes internationaux de l'Empire ottoman*, Paris, II, 1903.

Necipoghlu, 2005 = Necipoghlu Gülrü, *The Age of Sinan, Architectural Culture in the Ottoman Empire*, Princeton, Princeton University Press, 2005.

Piotrovsky, 1970 = Piotrovsky Boris, *Ourartou*, Paris, Nadel, « Archaeologia mundi », 1970.

Quiason, 1966 = Quiason Serafin, *English "Country Trade" with the Philipines*, Quezon City, University of the Philipines Press, 1966.

Relation de la huitième campagne de Sargon, éd.-trad. Thureau-Dangin, 1912 = Thureau-Dangin François, *Une relation de la huitième campagne de Sargon (714 av. J.-C.)*, texte assyrien inédit, Musée du Louvre, Département des Antiquités orientales, Paris, P. Geuthner, 1912.

Runciman, 1952 = Runciman Steven, *La civilisation byzantine*, Paris, Payot, 1952.

Seth, 1937 = Seth Jacob Mesrob, *Armenians in India - From the Earliest Times to the Present*, Calcutta, 1937.

Settipani, 2006 = Settipani Christian, *Continuité des élites à Byzance durant les siècles obscurs, les princes caucasiens et l'Empire du VI^e au IX^e siècle*, Paris, De Boccard, « De l'Archéologie à l'Histoire », 2006.

Siranossian - Yevadian, 2014 = Siranossian Alexandre et Yevadian Maxime, *Les métamorphoses de Tigrane*, Lyon, Sources d'Arménie, 2014, 2 volumes.

Ter-Ghevondian = A. Ter-Ghevondian, *The Arab Emirates in Bagratid Armenia*, tr. Nina G. Garsoïan, Lisbonne, 1976.

Tchobioian, 2016 = Tchobioian Hilda, « L'Artsakh entre guerre et négociations », *Nor Haratch Hebdo*, 16 juillet 2016, p. 6-8.

Tchouhadjian, 2011 = Tchouhadjian Armand, *Pèlerins d'Arménie, saints d'Europe*, Lyon, Sources d'Arménie, « Armenia Christiana, 5 », 2011.

Yevadian, 2006 = Yevadian Maxime, *Dentelles de pierre, d'étoffe, de parchemin et de métal, Les arts des chrétiens d'Arménie du Moyen Âge, la grammaire ornementale arménienne*, Lyon, Sources d'Arménie, 2006.

Yevadian, 2007-2008 = Yevadian Maxime, *Christianisation de l'Arménie, Retour aux sources*, II vols, Lyon, Sources d'Arménie, « Armenia Christiana 1 et 2 ».

Yevadian, 2010 = Yevadian Maxime, « Sinan, le père de l'architecture ottomane classique » *Des serviteurs fidèles, Les enfants de l'Arménie au service de l'État turc*, Lyon, Sources d'Arménie, « L'Arménie... une histoire, n° 1 », 2010.

Yevadian, 2011 = Yevadian Maxime, *Saint Grégoire d'Arménie Patron de Tallard*, Lyon, Sources d'Arménie, « Armenia Christiana, 6* », 2011.

Yevadian, 2012 = Yevadian Maxime, *Saint Servatius Patron de Maastricht*, Lyon, Sources d'Arménie, « Armenia Christiana, 7* », 2012.

Yevadian, 2013 = Yevadian Maxime, « Le Catholico arménien Sahak III Dzoroporetsi et l'Église de Chine », *Actes du Colloque de Paris des 30 novembre et 1^{er} décembre 2012*, Paris, 2013.

► Crédits

Archives de Sources d'Arménie : p. 10 Droite (D) ; 12 D ; 18 ; 23 Bas (B) ; 32 B ; 34 ; 36 B ; 40 Haut (H) ; 46 D et 48 B ; 51
Archives apostoliques vaticanes, Vatican :
Armenian Ornamental Art, Erevan, 2010 : p. 24 (les trois lettres)
Collection Roy Arakelian : lettre de couverture ; p. 36 H
DR : 12 H, 28 H, 47, 48 H
ESRI : p. 7 (Earth star Geographics – NASA) et 4^e de couverture (World Relief Map)
Herzog August Bibliothek, Wolfenbüttel : p. 5
Matenadaran, Erevan : p. 22 (ms. 1920, fol. 55 v) ; 24 (ms. 1620, 295b-296a) ; 32 H (ms. 1203)
Musée Correr, Venise : 53 (p. 52-53).
Musée de l'Ermitage, Saint-Petersbourg : 38 H
Musée d'Erebouni, Erevan : p. 10
Musée d'Histoire d'Arménie, Erevan : 14 ; 16 D et Gauche (G)
Musée des Offices, Florence 50
Musée du Louvre, Paris : 21 H
Patriarcat arménien de Jérusalem : 26
Photographies Maxime Yevadian : couverture ; p. 10 G ; 20 ; 21 B ; 23 ; 29 ; 30
Scala archives, Florence : Couverture et 12 G.
Walters Art Gallery : p. 28 B (ms. W.537, fol. 15r) et 30 G (ms. W.539, fol. 379r).
www.imprescriptible.fr : p. 40 B ; 42
Teotoros (Teotig) Lapçincian, *Ամէնուն Ժամանակը* - Amenun Daretsuysi, Constantinople, 1919 : p. 44 H
Vue de Tiflis : art-kingdom.com

Remerciements :

Nous tenons à remercier les universitaires qui ont répondu à nos questions ou fait des suggestions pertinentes : Raymond Kévorkian, Dickran Kouymjian, Claude Mutaïan, Bernard Outtier, Yves Ternon, Mgr Boghos Levon Zekian et Rouben Galichian.

Cette publication n'aurait pas vu le jour sans le soutien matériel de M. Thierry Lévêque, président de la Fondation de l'Olivier et de la Région Auvergne Rhône-Alpes.



Pour faciliter l'exploitation de ce travail en milieu scolaire, un fascicule de fonds de cartes est disponible sur le site www.sourcesdarmenie.com



Équipe de conception et rédaction :

Cet atlas est le fruit d'un travail continu depuis 2011 pour la création de cartes et de schémas dans le cadre de nos modules de formation. Ces documents ont été conçus par l'Imprimerie du Faubourg-Compographie. Puis, une équipe a été réunie durant près d'une année, autour de Maxime Yevadian, pour élaborer cet ouvrage : Jean-Denis Deliant, Jacques Hagopian, Nathalie Frangulian-Lévêque et Hilda Tchoboian.

Les textes géographiques-introductifs ont été rédigés par J.-D. Deliant, ceux sur l'époque contemporaine par H. Tchoboian, et les autres par M. Yevadian.

Composition et mise en pages : **Imprimerie du Faubourg - Compographie**, Montélimar (26)
Impression : Fabrication **Printteam** groupement d'imprimeurs spécialisés, imprimé et façonné en France, 1^{er} trimestre 2017 - www.print-team.fr

© La loi du 11 mars 1957 interdit les copies et reproductions intégrales ou partielles, faites par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit. Toute contrefaçon serait sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

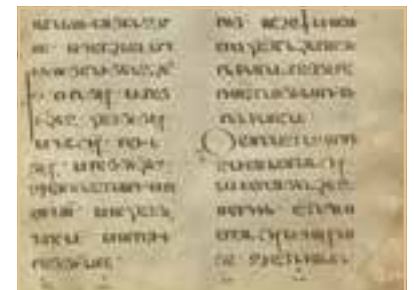
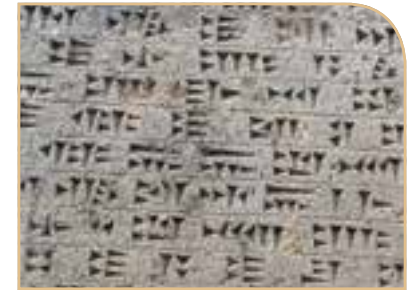
© Sources d'Arménie - 2017



Marchand arménien, *Ghi abëti, de veziani*,
manuscrit sur papier, 1754, copié par Gradenigo Dolfin.

► Table des matières

► Préface.....	4
► Introduction.....	5
► Géographie générale	6
► En 782 avant J.-C., à la fondation de la forteresse d'Erebouni.....	10
► En 521 avant J.-C., à l'avènement de Darius I ^{er}	12
► En 323 avant J.-C., à la mort d'Alexandre le Grand.....	14
► En 70 avant J.-C., à l'apogée du règne de Tigrane II	16
► En 50 après J.-C., les trois principales routes de la soie et le trajet des apôtres Thomas et Barthélemy	18
► En 77 après J.-C., sous le règne de Tiridate I ^{er} au moment de la consécration du temple de Garni	20
► En 299, au moment du traité de Nisibe.....	22
► En 451 au moment de la bataille d'Avarair	24
► En 786, à l'avènement du calife abasside Haroun al-Rachid.....	26
► En 961, à la consécration d'Ani comme capitale du roi Achot III.....	28
► En 1252, au départ du roi Héthoum I ^{er} de Cilicie vers Karakorum.....	30
► En 1453, à la chute de Constantinople.....	32
► En 1639, la division du plateau arménien entre Ottomans et Safavides.....	34
► En 1722, les réseaux commerciaux des négociants de Nor-Djougha (Nouvelle Djoulfa)	36
► En 1828, au moment de la conquête russe de la plaine de l'Ararat	38
► En 1914, la fin du processus de renaissance culturelle et politique du peuple arménien.....	40
► En 1915, au déclenchement du génocide des Arméniens.....	42
► En 1920, à la signature du traité de Sèvres.....	44
► En 2017, une génération après l'indépendance de la République d'Arménie	48
► Notes	50
► Bibliographie et crédits.....	52



ARMÉNIE

UN ATLAS HISTORIQUE



Étendue sur près de trois millénaires, l'histoire de l'Arménie peut sembler difficile à appréhender, à l'heure de l'instantanéité numérique. Cet atlas est une mise en exergue de vingt moments-clés de cette culture, associés à une carte originale.

Chaque planche comporte une notice explicative des faits principaux justifiant la date retenue. Comme l'histoire ne se limite pas à l'histoire politique, des éléments d'ordre artistique, religieux ou économique viennent compléter un panorama qui, tout en étant succinct, essaie de refléter la richesse de cette histoire. Seule la période contemporaine a été traitée différemment. En effet, la densité des événements à exposer nous a amenés à consacrer davantage de place au XX^e siècle.

Cet atlas se veut une introduction générale sur la culture arménienne et son histoire accessible à tous.

Sources d'Arménie



ISBN 979-10-94182-00-0



15 €

